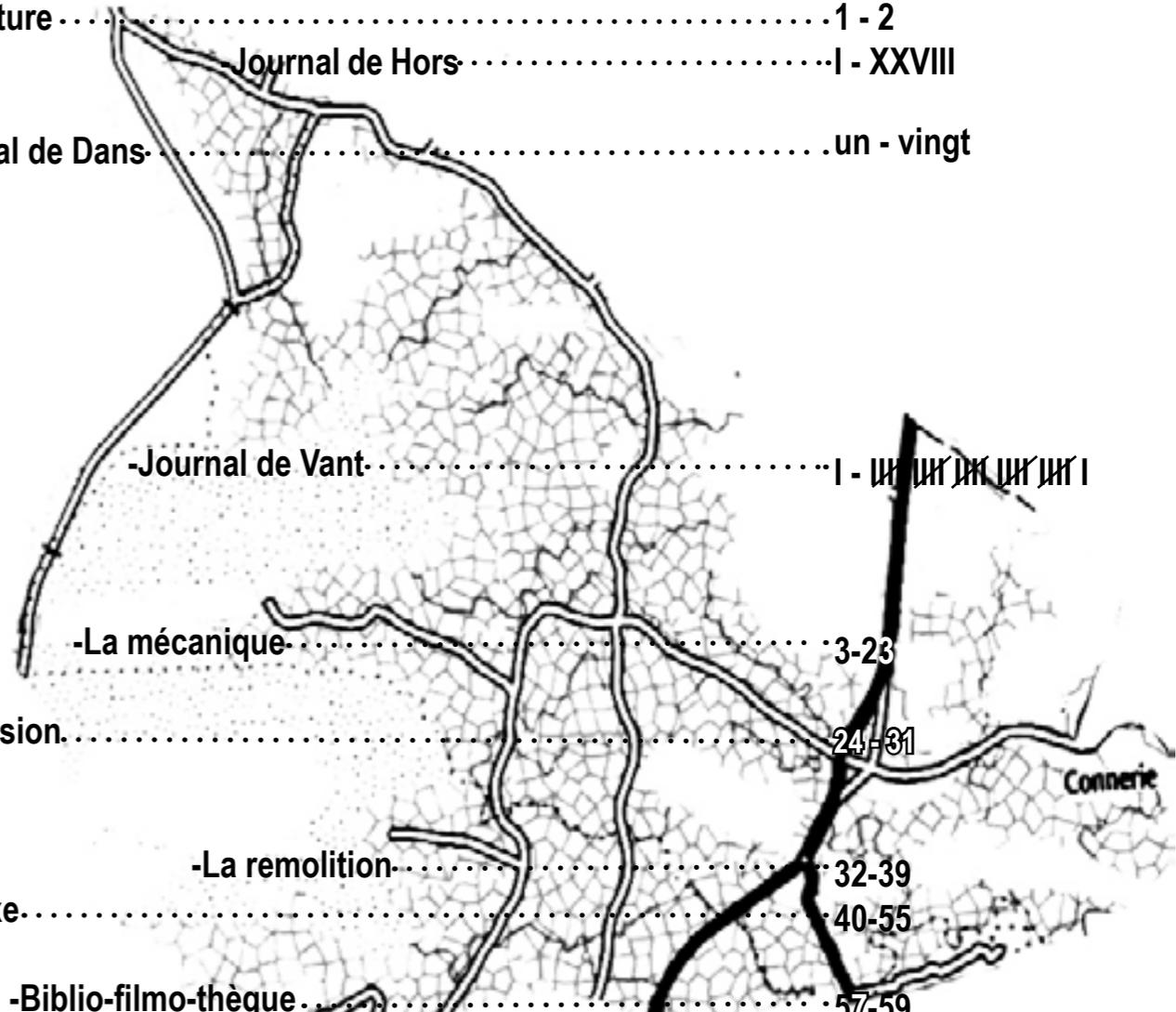




TRA-JET

TRA
JET

CER
ER



-Ouverture	1 - 2
Journal de Hors	I - XXVIII
-Journal de Dans	un - vingt
-Journal de Vant	I - III III III III III I
-La mécanique	3-23
-La tension	24-31
-La remolition	32-39
-Annexe	40-55
-Biblio-filmo-thèque	57-59

Connerie

Ouverture.

Ce mémoire se déroule comme un voyage en automobile, un défilement de choses parcourues, effleurées. Puis soit par répétition, soit par destinations atteintes, il ouvre des espaces où l'on reste, où l'on creuse.

Pour ouvrir la route, il y a trois journaux écrits chacun dans un lieu et temps défini.

Le journal de Hors, écrit lors des nuits de garde à la vigie du port de Chantereyne (19h-6h). Un environnement clos, isolé tant par l'espace que par les horaires. Il est paradoxalement intitulé journal-de -hors par connection avec un contexte hors des limites du quotidien. C'est un espace-temps inaccessible sauf dans ces conditions particulières. Le journal de Dans, écrit lors de mon voyage d'étude en Roumanie, qui devait durer de février à juin 2020. Il raconte la découverte d'un autre pays, puis le confinement qui fut une exploration, par contrainte, plus interne.

Puis le Journal de Vant, écrit lors d'un travail au

champ, dans une ambiance de vie en extérieur. Un espace de fatigue du corps, un mélange entre le goût, la chaleur des vacances et le travail pénible au champ.

Ces trois textes sont écrits sur des temps assez longs, ce sont des souffles courts sur des périodes vastes.

Suivent alors des textes nourris du recul. La focale s'ouvre sur des questions plus larges.

De cette mise en abîme, se décantent trois prismes

.

La mécanique.

La tension.

La remolition.

Ils construisent mon approche de la matière.

Par accointances, la mécanique, la tension se dégagent comme les fonctionnements.

La remolition, quant à elle, est une vision plus personnelle du temps dans les choses.



JOURNAL DE HORS



Première nuit, du 20 au 21 novembre 2019

Il est 1h25 du matin, jusqu'ici RAS. Mes craintes face à l'alarme, que j'avais peur de ne pas savoir désactiver, ont disparues après une manipulation exemplaire de cet appareil inquiétant.

Je fais bien attention aux clefs.

La première ronde me fait passer par le parking à bateaux. C'est impressionnant, tous ses navires debout, hauts sur leurs pattes de métal, ils nous surplombent. Même un modeste voilier prend des allures de construction totem. Arrogants, immobiles, et sortis de leur milieu, on ressent cette incapacité à se déplacer, pourtant il sont plus imposants à terre que dans l'eau. Les étaux qui les maintiennent debout leur confèrent un statut de présentation, comme des socles. Ils ont la même présence que des pièces de musée, quelque chose de hors contexte, d'artificiel, de tenu, de mise en majesté.

Les coques visibles dans leur intégralité, donne un volume et une élégance à toutes ses sculptures. Il y a une apparence fragile malgré les dimensions massives. Le décalage de milieu, le fait qu'ils aient été dessinés pour l'eau et non pour la terre, renforce cet aspect de vaisseau, de quelque chose de pensé pour un autre monde. Cela leur donne une présence, attirante, fascinante et curieuse.

Ce poste d'observateur est plus dérangeant que je ne l'avais prévu. Je n'avais jamais été derrière les

caméras de surveillance. Il y a une certaine iniquité à disposer de tous ses yeux, je me sens intrusive. Paradoxalement, cela renforce l'inquiétude de louper quelque chose. Plus on dispose d'aides à la surveillance, plus on se sent inefficace.

J'ai lu « Interloperies » de Laurent Sfar, artiste incongru qui perturbe l'espace urbain et l'espace tout court. Je retiens sa méthode de description de ses travaux par tableau, qui recense le titre et la description/conception/production/temps entre la conception et la réalisation / satisfaction /aperçu.

Se balader dans le bâtiment vide est luxe absolu.
Se balader dans le bâtiment luxe est un vide absolu.
Se balader dans le luxe absolu est un bâtiment vide.

Il est 4h01 et c'est seulement maintenant que la fatigue commence à tirer, comme un poids à l'arrière de la tête. J'ai faim et je suis en même temps écoeurée du sucre. Ce sera donc un énième café. Il faut que je trouve l'aliment parfait, ingérable en diffusion lente sur une longue durée : la clémentine semble une bonne idée.

Je pense pouvoir dire que je ne me suis pas trompée en choisissant ce boulot. Il est parfait, alignant l'équilibre impeccable entre un ennui vaporeux, des contraintes vivifiantes, un cadre rude et un point de vue exemplaire.

Il me reste ma dernière ronde à faire, à 5h00.

J'ai cru voir un feu sur un bateau, finalement après quelques réglages sur les jumelles, ce n'est que le miroitement d'un réverbère lointain, jaune or, qui se reflétait sur la vitre d'un bateau, l'effet de flamme était du au roulis du bateau. Fausse alarme.

Tout est très calme.



Nuit du 21 au 22 novembre 2019.

Temps sec, petit vent régulier, une météo agréable comme le bruit d'un moteur.

3h00, lors de la troisième ronde, une partie de cache-cache avec un héron aux cris inconsolables. Le vent s'est levé, tout le port se met à entamer ce concert de grelots. Au poste de vigie, le vent semble plus fort, la hauteur sans doute.

Derrière le mur du port côté large, un bateau est ancré, un catamaran. Il semble attendre, alors que pourtant je n'ai reçu aucun appel au poste. J'ignore si c'est normal. Chaque bateau est à sa place. J'ai l'impression d'être berger, à veiller sur ses moutons flottants, ou sur des lits. Etre réveillée quand tout le monde dort, un gardien de sommeil.

Sur la vidéo-surveillance, il y a toujours une seconde de fixité avant le changement de point de vue.

Nuit du 27 au 28 novembre 2019

Petites bourrasques, crachin régulier venant perturber l'œil de la caméra par des gouttes qui deviennent flaques à l'écran.

La première balade sur les pontons pour une histoire de grément qui se déroulait. L'enrouleur mal enroulé. Nicolas le boatman est venu sur mon appel, un petit tour sur le bateau, rien de cassé, rien de trop grave, le propriétaire fut appelé. Ca s'arrête là.

Quand un ferry quitte le port, c'est comme un morceau de la ville qui se détache.

J'ai fait ma première ronde sans peur, sans appréhension, je suis étonnée que ce sentiment se soit dissipé aussi vite. La rapidité avec laquelle les habitudes comblent la peur et les zones d'inconnues, c'est un leurre bien sûr. L'oreille s'affûte petit à petit, je reconnais les bruit de dysfonctionnement, un moteur qui cale, une voiture qui va un peu vite, des voix trop fortes... Ne pouvant être aux aguets en permanence, il y a un sens d'attention parallèle qui se développe et qui permet une tension moindre et une attention identique.

Je serais curieuse de savoir jusqu'où nos sens nous abusent.

J'ai commencé une série photos des locaux vides, le vestiaire des hommes est particulièrement visuel avec les manteaux et pantalons de travail rouge vif et les bandes de signalisations fluo et jaune.

J'aime particulièrement les pantalons laissés en tas avec les bottes encore dans les jambes, on dirait qu'ils se sont évaporés, ne laissant que ce tas de vêtements tombés là. La chaufferie est aussi un lieu étonnant, les rangées de tuyaux et de vannes avec dans le fond, tous ses vêtements qui sèchent, c'est une intimité sans calcul. La présence invisible de ceux qui habitent l'endroit est palpable, il y a leurs traces. Leur absence est en suspens.

Les bureaux aussi sont de parlants indices de l'activité du lieu.

J'ai l'impression d'être un fantôme, aucune trace ne subsiste de ma présence à part peut être une odeur de clémentine.

Film ; James Turrell Passage ways

-La lumière, c'est le matériau pour « exercer » notre perception

-et cet imaginaire rejoint parfois le monde

-« sky space » créer sensation d'enfermement tout en étant ouverte sur l'extérieur

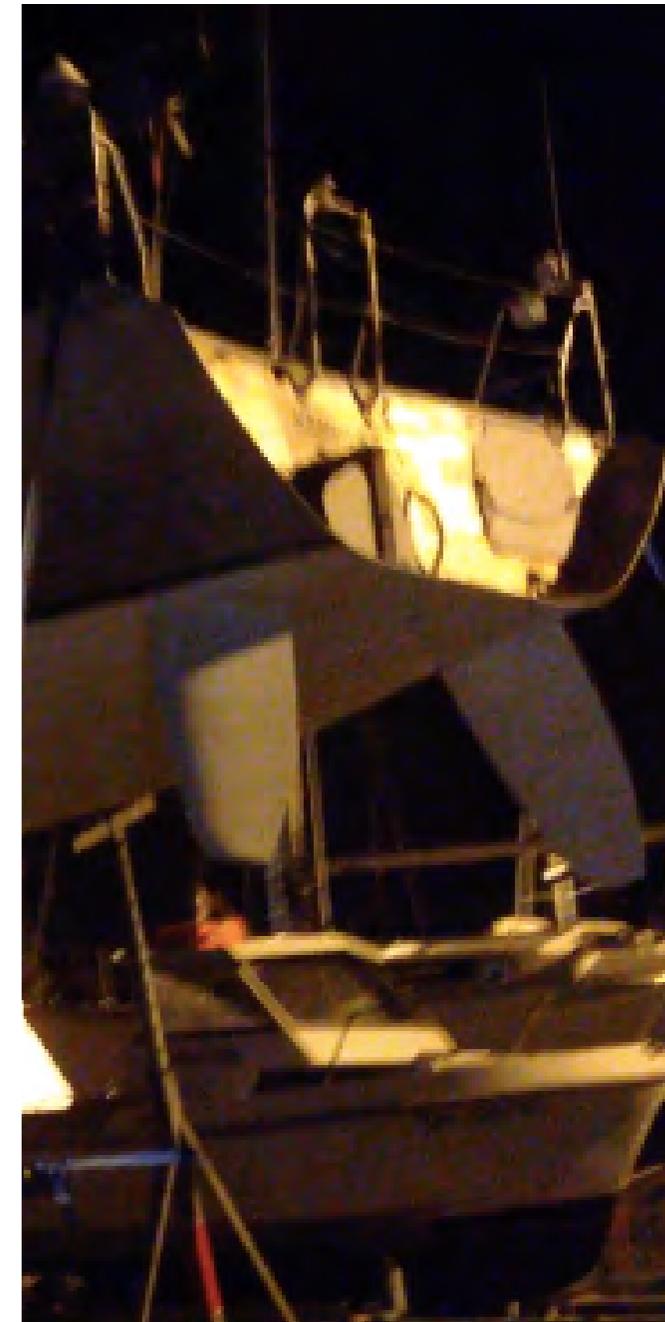
-la manière dont nous habitons l'espace avec conscience.

-L'art de la fenêtre, des calendriers solaires

-« Meeting » bâtiment constitué de ses 4 murs qui isolent de l'extérieur mais percé en son sommet d'une vaste ouverture qui prend presque tout le « plafond », le ciel est le toit. Lieu de recueillement.

-des lieux qui transforment notre perception du ciel

-l'idée d'un lieu, sa force



Nuit du 8 au 9 décembre 2019

Cette nuit, tempête. Elle porte un nom de déesse, ATIYAH.

Les rafales sont de 51 noeuds. La vigie bouge imperceptiblement. En bas à l'accueil, il y a des courants d'air qui passent par je ne sais où, tout est hermétiquement clos, pourtant l'air passe. Les deux grandes sangles de la grue ondulent avec douceur en contraste avec le bruit des rafales, elles doivent être très lourdes pour bouger si peu.

Je suis un peu tendue par l'idée qu'un bateau se blesse. Les rondes se transforment en conduite d'ivrogne, le pot de yaourt qui me sert de véhicule tangué comme une cabane de jardin.

Eplucher une clémentine à la pince à épiler.

Dedans dehors, l'écart a rarement été aussi large. ATIYAH.

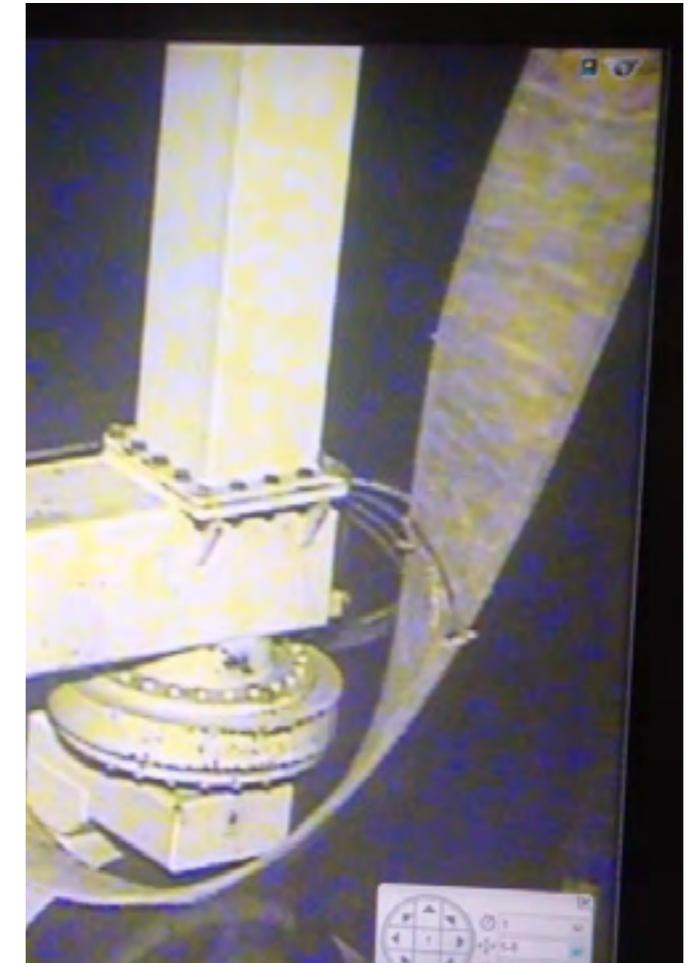
Qui détermine le nom des tempêtes ?

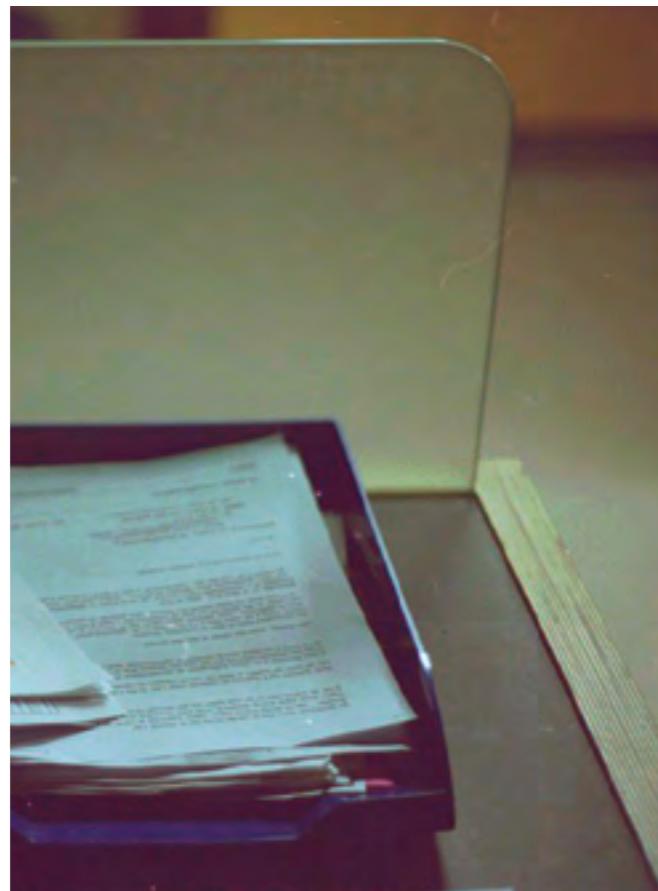
- Les météorologues allemands et de Floride.
- Quand elles font trop de morts (les tempêtes), un nom leur est donné.

Sexualité/sous/marin/toilette/chatte/vieille.

Le tas dans l'art.

«N'aie pas peur, laisse-toi regarder par le Christ.»





Nuit du 12 au 13 décembre 2019

C'est encore une nuit de grand vent.

J'ai vu des yaourts dans la salle de bain.

Incendies perpétuels, toujours nourris d'une reconstruction parallèle. Les nouvelles briques sont faites des cendres des premières. Ainsi la matière reste d'une forme identique mais d'une taille moindre à chaque passage des flammes. C'est une remolition.

Les femmes aux poitrines ventruées essuient avec énergie une large fontaine.
Fontaine qui jamais ne cesse de se remettre à couler.
Penché sur la vasque basse, le bras vengeur et le torchon mauvais,
leurs ventres contre le marbre, elles esquissent un pas de côté sans interrompre leur travail.
Tournent ainsi la tête basse, le regard invisible autour de la fontaine qui jamais ne sèche.
C'est une danse molle, sans place pour l'ennui mais où l'instant est une copie décalée du suivant.
C'est une remolition.

Une porte qui s'ouvre et se claque, perd quelques bouts dans l'accident, une main prend les morceaux et cale ainsi la porte mutilée.
C'est une remolition.

Sur un désert de pierre et de sel, aux rafales incessantes. Trois arbustes rêches, malingres, qui s'en-selent autant qu'il se dé-selent.

Un tuyau mince et percé sort du sol, d'où naît une fine flaque, qui jamais ne s'étend.

Un cheval rond aux yeux devenus blancs boit sans mesure et aspire ce qui jaillit.

Il suce tout son saoul, engloutit la moindre goutte sans jamais tarir la flaque et sans se rassasier.

C'est une remolition.

Le fouet. Une grande ligne qui peut claquer sur un geste précis mais qui souvent ne fait que pendre à la ceinture. Une tresse qui n'existe que pour quelques fulgurances violentes, parfois pour faire mal, souvent juste pour le bruit. Un outil de sanction et un dessin dans l'espace, une danse brutale ou la chute prend le pas sur l'intention. Il a la résistance par la forme, un fouet ne se brise pas, ne s'arrache pas, le nœud qui le compose le rend inaltérable au temps et à l'usure.

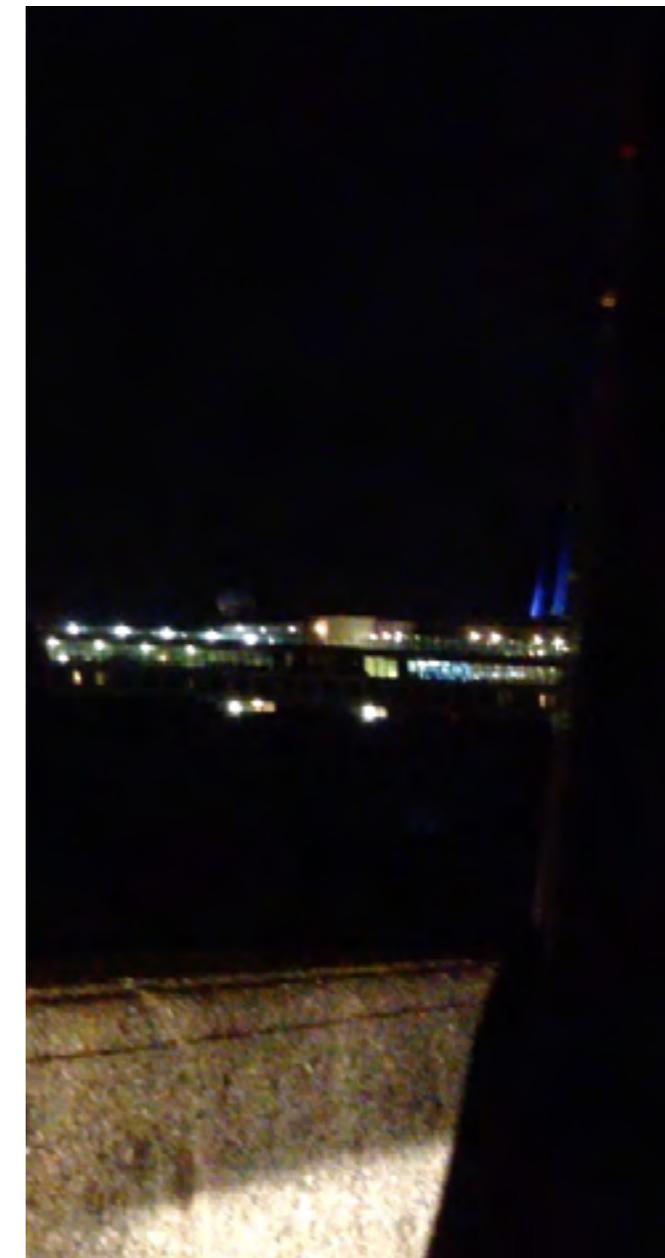
Un gigantesque cheval sur la grève couché sur le flanc, les sabots vers la mer, le ventre ouvert, ses entrailles sont des algues, ses yeux sont des crabes.

Nuit du 22 au 23 décembre 2019

Une pluie fine et inépuisable, semble essayer de noyer le port, sans qu'il ne s'en rende compte. Il y a du vent, un vent fort, mais qui ne bat que par rafales et retombe le plus souvent, 27 nœuds pour les bourrasques.

Il y a toujours la tentation d'amputer un morceau de mes rondes, de rentrer plus vite au chaud, par fainéantise. Je ne l'ai, pour l'instant, jamais fait. Personne ne me regarde ni ne me surveille, ce serait si simple. Si je cherche les raisons de ne pas le faire, elle me semble toutes un peu ridicules.

Par professionnalisme, pas vraiment, par honnêteté, non plus. Quand on enlève le regard des autres ces questions deviennent caduques. Alors par défi, parce que cela combat le laisser-aller, c'est un défi banal presque insignifiant, mais il me permet de rester tendue. Je n'ai rien à y gagner, mise à part une sorte de satisfaction personnelle de tenir face à une facilité. Le deuxième acte serait de supprimer les films de mes nuits. Ils sont un passe temps lobotomisant très efficace. Les supprimer revient à me livrer pieds et poings liés à un ennui plus dense, et plus glissant.





Nuit du 29 au 30 décembre 2019

Pas de vent ce soir, une nuit très très calme.

La fatigue dans l'écriture.

L'écriture dans la fatigue.

Ce ne sera pas pour se soir, de réussir à expérimenter cela.

Francis Bebey - Psychedelic senza _ à écouter.

Agathe était là pour me tenir compagnie. Agathe est une vieille amie, alors on a parlé en vieille amie, d'amour, parce que c'est un très bon incipit, puis de politique puisque c'est difficile de ne pas en parler puis on a rit de choses idiotes. L'amour reste un bon sujet.

Quand elle est partie, le vide de mes nuits est revenu, c'était agréable aussi.

Je me suis habitué à être seule dans cette petite tour de verre. J'y trouve un équilibre, au confort d'une paire de charentaise.

Un lieu où je dois rester, et trouver de quoi m'occuper.

Mon boulot c'est de rester dans ce lieu.

C'est un prétexte parfait pour une oisiveté justifié.

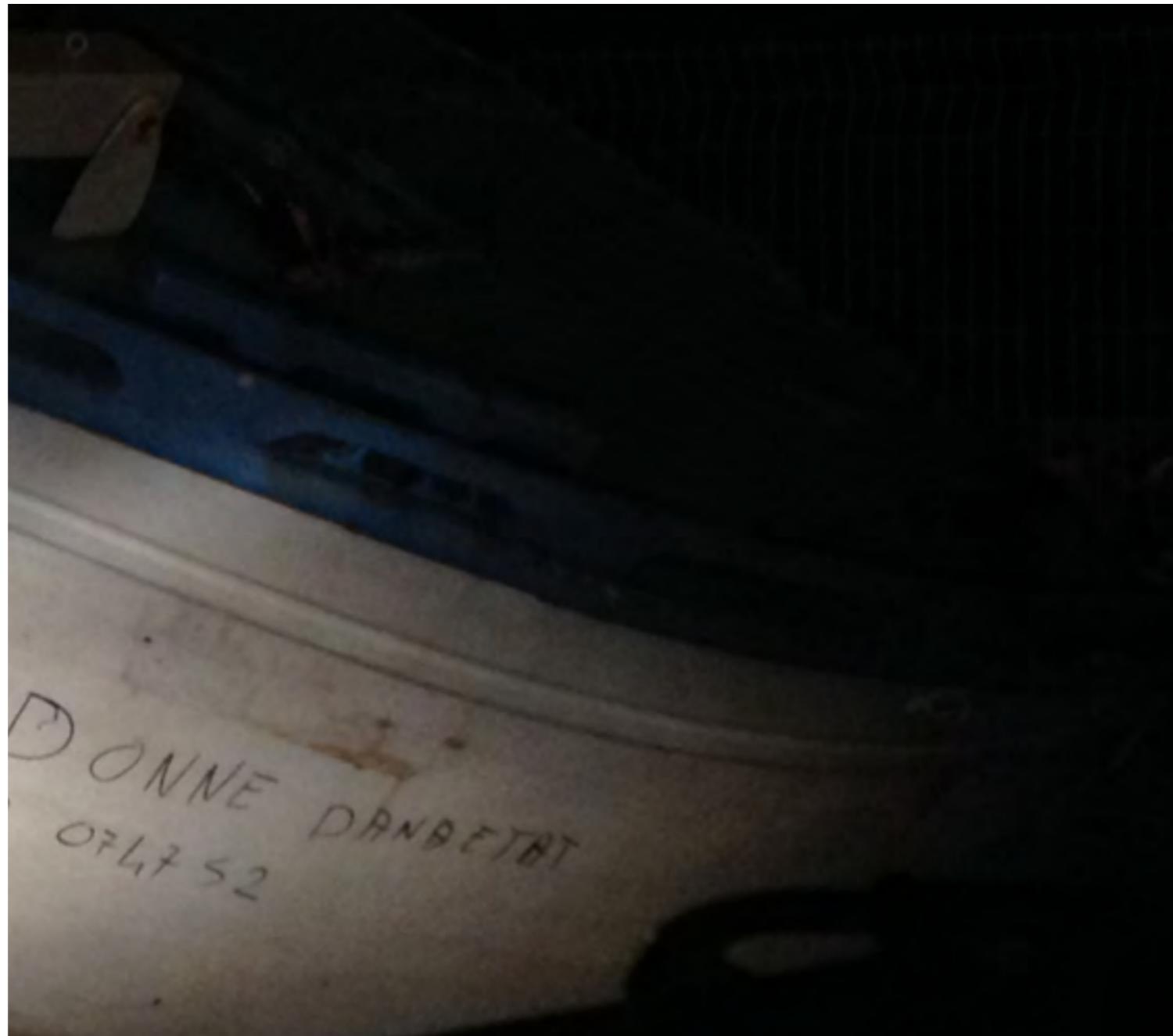
Je me souviens d'une histoire de double savon. Un savon sale, un savon propre pour laver le savon sale. Finalement le plus usé à la fin, c'est le savon sale, qui s'est lavé lui même, mais le savon propre s'est sali.

La fatigue de fond a fait son apparition, j'ai des fièvres, Pavel est inquiet et il a raison. Je tire sur la corde. Le travail comme une drogue. J'extrapole un peu le nécessaire de mes « jobs » pour rendre impossible toute absence. Je cherche à tenir sans m'écrouler mais sans rien lâcher. C'est impossible, je sais. Je vais devoir freiner un peu.

Mais les fièvres sont des piqûres de rappel de mon corps qui sue, qui faiblit, j'aime la sensation de ses rappels. Étrangement, j'aime les démonstrations de faiblesses de ce petit organisme. J'aime savoir qu'il a des limites à dépasser.

J'ai roulé beaucoup trop vite pour ma dernière ronde, une urgence impalpable m'a poussé à accélérer sans raisons évidentes. Je me suis fait peur.

Demain, Agathe me cuisinera des crevettes au lait de coco pour mon réveil. C'est mieux qu'une nuit de noce. Agathe cuisine bien.



Nuit du 3 au 4 décembre 2020.

Il n'y a pas de vent, rien, pas même une petite bourrasque. Le port est en silence. Tout semble complètement immobile.

-« Ça tremble, dans ce monde où tout est suspect, la preuve de la vie est dans le tremblement que l'on ne peut imiter. On dirait, l'insurrection des molécules, l'intérieur d'une pierre un millième de seconde avant qu'elle ne se désagrège.

Vibration du contour, mouvement infime, remise en mouvement de l'immobilité.

Paradoxe du mouvement sans déplacement, par vibration, mouvement presque insensible. Effort d'aperception. »

Émission France culture LA COMPAGNIE DES ŒUVRES par Matthieu Garrigou-Lagrange « Beckett, comment c'est (4/4) / Beckett et l'art moderne » 24/10/2019

Un ferry en partance pour l'Irlande (j'imagine) s'est lentement détaché du port en début de soirée, le miracle de l'immeuble flottant s'est répété.

De la vigie, je voyais une cheminée dépasser de l'ancienne gare maritime, et une autre cheminée au bout du bassin de départ des ferrys. La vue entre les deux étant cachée, je me suis demandé si c'était le même bâtiment. Le départ du premier ferry a rompu le

charme, il y avait deux bateaux et non pas un gigantesque monstre. Le second ferry m'a accordée la grâce d'un demi-tour, puis d'un très élégant retour au port en marche arrière. La manœuvre m'a parue gratuite et absurde au vue de l'énorme masse qui se déplaçait et de la quantité de mouvement. Un créneau de monstre marin.

Il y a des ombres que ne chassent pas la lumière, malgré les phares du pot de yaourt que je conduis pour faire le tour du port, certaines zones restent inexplicablement dans le noir, quelques oiseaux indistincts les agitent, des bruissements en sortent mais ces zones restent indéchiffrables.

Je rêve de me laver les dents, je sens la rugosité sur mes incisives, et un manque de netteté certain sur mes canines, c'est une sensation désagréable, une sensation de crasse interne.

Lecture en cours de « Vive la vie » d'Alphonse Allais, recueil de nouvelles, je suis déçu d'en être déçu. Alphonse est peut-être mon ancêtre et d'après sa réputation d'être un sacré rigolo, je m'attendais à un humour filial, une reconnaissance de mon comique génétique, mais rien. Enfin presque rien, je perçois l'agilité de sa prose et l'espièglerie de ses histoires mais aucun effet de spasme du rire quant à sa découverte. Ce doit être moi qui ne suis pas prête.

Les sous-couches de la pensée. Les pelures des sentiments, qui dissolvent avec persévérance, nos

maigres volontés. N'être qu'un mat planté sur une plage, avec les marées qui viennent nous lécher les pieds, laissant petit à petit une fine couche de sel qui ronge la basse.

Les rondes.

-nouveau téléphone- trop de connections – internet est un privé dehors
Ce n'est plus nous qui choisissons entre le public et le privé.
Public dehors
Privé dedans
Ou l'inverse.

-Cul de Cheval ou Cul de loup-
Terme marchand pour définir un tableau trop sombre, trop sale. Un cul de cheval n'est pas une croûte, ce n'est pas forcément un mauvais tableau. Mais un tableau qui disparaît. Qui devient de moins en moins lisible. C'est une forme de peinture qui vieillit. C'est une ride de l'image. Les vernis ont virés.
Cela peut venir d'une mauvaise restauration, avant il y avait des paysages des lumières, il ne reste que le noir.
Souvent irréversible
Défaut peu flatteur.

L'art de faire des nœuds au bon endroit.

« Se mettre à l'écoute de quelque chose qui nous appelle et se laisser créer. » Durkheim

« Il te suffit d'agir le juste rapport naîtra de ce que tu feras. » Haruki Murakami

Être organisé c'est être efficace.
C'est quoi être efficace ? Pas sûr que ce soit toujours nécessaire, d'être efficace.
Alors il faut être inefficace. Pas évident non plus.
L'efficacité peut procurer une certaine forme de jouissance. Une mécanisation du corps, qui permet de penser. Un certain goût de l'ordre, qui devient vite écœurant.





Pyrénées nuit du 16 au 17 janvier 2020

Il s'en faudrait de peu que je retourne dormir.

Nuit du 30 janvier au 1er février 2020

Les gestes de l'atelier ?

Le mouvement dans la sculpture, il y a quelque chose du poids, de la masse de l'immobilité, le mouvement est souvent dedans, tenu.

La danse est un rapport paradoxal.

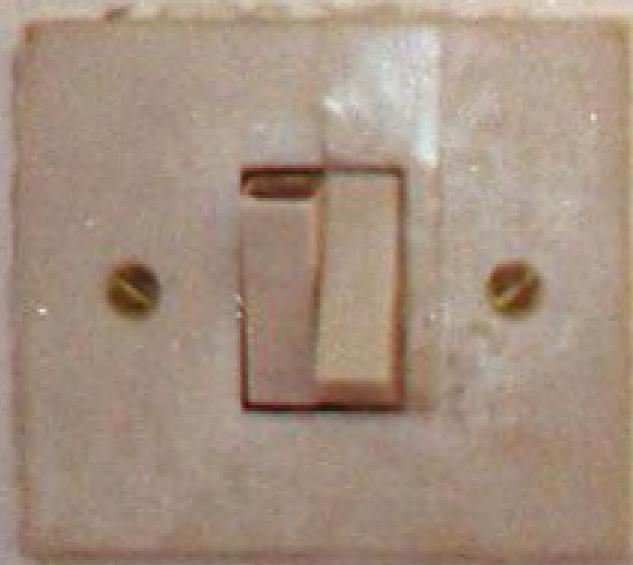
Le temps n'est pas le même.

D'autres soignent les maux de ventre par de vertes vertus.

Ainsi, ici, la mer vomit pour nous, du soir aux matin. La plage écume des crabes morts encore moussus, des volutes de plastique mal digéré et de quelques morceaux de pierres.

Marcher sur les plages nues, c'est un cimetière horizontal.

La mer est un monstre, un ventre qui ondule ses abîmes. Les lèvres d'un monstre trop grand pour n'être vu par un seul regard.



JOURNAL DE DANS



1

En avion, lire un livre sur Gabriële, et commencer à comprendre la fureur.

Se moucher dans une culotte face au nuage.

Pleurer au décollage, parce que, je vole.

Tenter de vivre par carbonisation.

En montant dans l'avion, bouillonnement. La machine est terrible. La sensation du vol, de quitter terre. C'est raisonnable mais ça surprend encore.

Ensuite, il y a la vision incroyable de sortir de sous les nuages pour prendre conscience qu'il existe un monde encore plus vaste juste au-dessus. Le ciel n'est plus cette chose uniforme au-dessus, comme un plafond en deux dimensions, c'est un vide empli de choses vaporeuses, un vide plein. Le sol devient ridicule.

L'arrivée se passe avec une fluidité irréaliste. Je me suis fondue dans la ville avec aisance.

J'ai presque l'impression de comprendre les conversations.

Je me sens étonnamment chez moi, comme ici depuis déjà des années, et cela ne fait même pas 6h que je suis sur le sol de la Roumanie. J'anticipe tellement mes peurs que tout devient facile.

La chambre de la résidence. Pourrie juste ce qu'il faut.

2

La rupture a enfin commencé. L'anglais et le roumain m'ont épuisée. Ne rien comprendre à ce qui se dit est un exercice énergivore incroyable.

J'ai été voir les différents départements, peinture, sculpture, photo. Presqu'aucun étudiant, pas de professeur, une impression d'école fantôme. Mais les choses sont là.

Rien d'hostile mais un sentiment fort de ne pas être à ma place, de ne rien comprendre. Cela me conforte dans une position timide, qui cherche à disparaître, c'est assez lâche et rassurant. Rester ébranlable.

3

Les objets trouvés, leur usure et leur état comme un témoignage muet mais diffusant une mémoire. Témoins ignorés des frasques d'une ville, d'une vie, d'un lieu, des gens qui l'ont peuplé et qui l'ont 'utilisé'.

Les œuvres de Doris Salcedo, elles me sont revenues en mémoire.

La ville (Cluj-Napoca) est marquée comme autant de cicatrices par les différentes périodes qu'elle a vécues. Les différents bâtiments sont de styles très différents et se côtoient comme un orteil à côté d'une oreille. Même chair, même corps mais étrange géographie. Les façades sont riches d'ornements ou de détails, et cela autant sur les élégants immeubles du centre que sur les immenses blocks.

4

DANS LE VENT – DE NOUVEAU

et le temps d'être non-parlant ...

— ici tout est très simple (et même trop) : d'autre simplicité

— non le miracle d'amour ... de compassion ...

— de l'autre, simple : ni la vie ni la mort ...

— où même la misère s'est dénudée

— un os ...

— et même cette bride est comme un crime ...

— devant quoi nous savons ...

— par nudité plus qu'individuelle ! ...

— et donc : enfin il faut qu'on se prépare : à l'instant

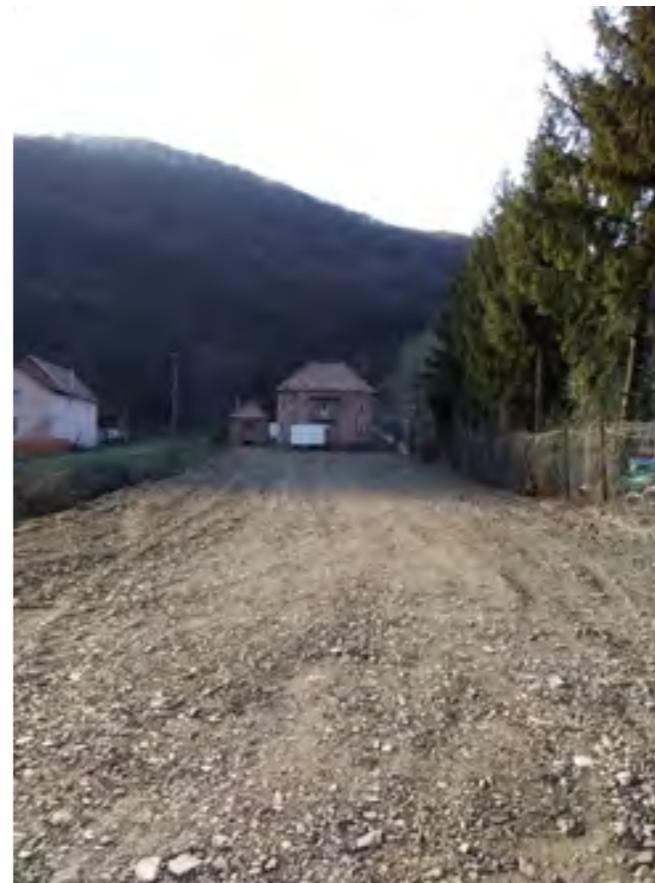
— pour que tombe à croire dans le coeur

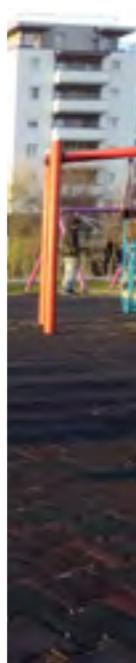
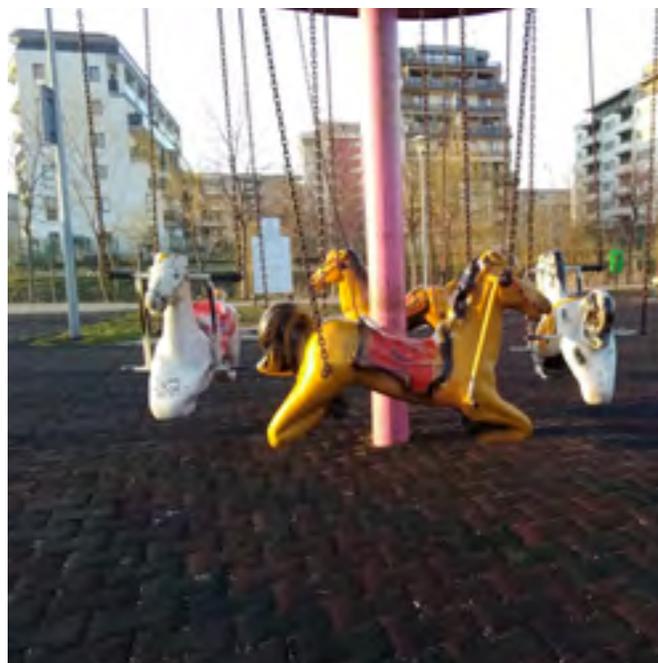
— à rien !

— en comme-si miracle final

— du coup

Guennadi Aïgui





5

Par la fenêtre de ma chambre, je vois une masse de fumée blanche qui provient des étages inférieurs. Cette impression que l'immeuble est continuellement en feu.

Constat physique : une bouteille d'eau à moitié vide, si elle est fermée et vidée de son air, elle perd alors sa stabilité, elle se comporte comme de l'eau. Mais lorsque l'air remplit la partie vide, alors elle reprend sa forme de bouteille stable, avec une forme bien définie.

(penser à lire « Le petit bidon » de Tarkos).

6

Le marché aux puces de Cluj est un vaste tapis, sur lequel repose tout et n'importe quoi. Des pantalons, des réveils, de bidules en plastique, des pin's de mister Bean...

Une odeur de saucisses grillées enveloppe quiconque entre dans ce jardin des délices. Il y a trop de choses à voir, mon regard est en pilote automatique, je lui fais confiance pour s'allumer en cas de trouvailles. Cela fonctionne assez bien, comme quoi seul mes yeux savent vraiment ce que je cherche.

Sur le chemin du retour, mes yeux sont restés branchés, et ce sont les bords de route que je scanne maintenant, j'y trouve des lambeaux de voitures.

Il y a des morceaux d'asphalte sur le chemin, des morceaux de peau de villes.

Parole mobile, texte immobile.

De loin, une vieille église au milieu des nouveaux immeubles de verre et d'acier. En approchant ce n'était pas une vieille église, elle était en construction.

Un parallèle très fort entre la construction et les usures du temps. C'est banal de la même manière. Le même déséquilibre.

« Il faut distinguer la carte du territoire.

Le territoire c'est la réalité, la carte c'est la théorie qu'on s'en fait. »

Hubert Reeves Astrophysicien.

« La grande erreur, je le répète, est de croire qu'on voyage en regardant une carte. »
René Daumal

7

Après une semaine en sculpture, en cherchant à apprivoiser l'espace de l'atelier autant que les gens qui y sont, je finis par me faire accepter de l'endroit. J'y suis allée tous les jours. Le dernier jour, je danse dans le grand atelier presque vide, ça y est, l'espace est de la même matière que mon corps. Je vais pouvoir commencer à travailler.





8

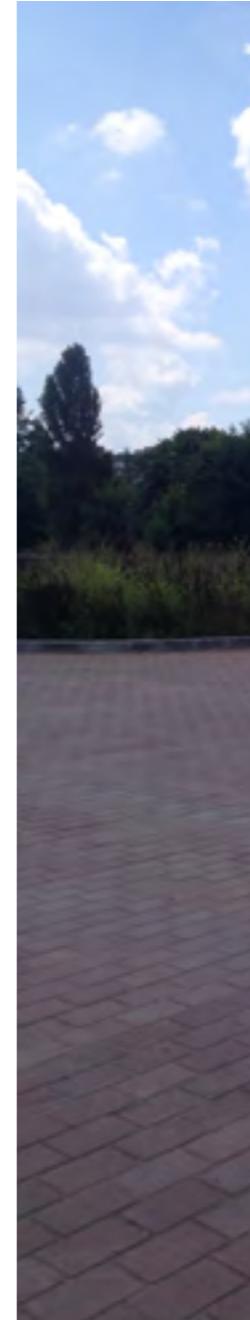
Poursuivre des colocataires avec de la viande hachée dans un couloir.

8-annexe

Histoire des fontaines de Florence vers 1640. En essayant de faire les plus belles fontaines, les artisans devaient pomper l'eau de l'Arno parfois à des hauteurs de plus de 10 mètres. Et là, les pompes ne fonctionnaient plus. Ils croyaient à un problème technique mais n'ayant trouvé aucune solution, ils ont ensuite écrit à Galilée. Contrairement au dicton; «La nature a horreur du vide», qui jusque-là expliquait très bien le fonctionnement des pompes. Pourquoi cette horreur s'arrête-t-elle à 10 mètres? Le problème n'était pas technique mais physique, l'hypothèse que l'air a du poids a ensuite été vérifiée après la mort de Galilée grâce aux expériences de son assistant Toricelli.

Il y a donc un poids d'air. L'air est lourd. Le vide n'est pas rien. Le vide est ce qui reste quand on enlève tout ce qui est connu, tout ce qui est connu. Dans ce cas, il reste le temps, l'espace et les forces physiques, les propriétés de l'espace-temps; la gravitation, les deux interactions fortes et faibles et la force électromagnétique. Ce n'est pas rien.

(conférence «La notion du vide» Etienne Klein - physicien et philosophe des sciences)





A une échelle plus humaine en termes de perceptions, le vide, c'est quand rien n'est perçu. C'est l'espace entre les choses, c'est l'opposé du plein. Au cours de mes différents travaux et manipulations d'objets et de matériaux, j'ai perçu le vide comme ce qui relie, ce qui permet le dialogue entre les choses. Mes questions concernent la place que prend le vide. Si je le matérialise, si je lui donne une masse, une forme et une matière, comment existe-t-il? Qu'est-ce qui change? Quest-ce qui reste?

Dans mon travail, le poids, la masse est indissociable de la question du vide. Par chiasme, j'essaie de comprendre les relations que le poids peut avoir sur nos sensations. La densité permet une forte présence. Ce sont les questions que je me pose aussi face à l'océan ou à une montagne, ou à une ville. Il y a un gigantisme, je le perçois, mais pas à travers mes sens directs. Le poids et l'immensité de l'océan, je ne peux ni les voir ni les toucher mais mon corps comprend le rapport d'échelle. Il existe une sorte de niveau interne, qui permet de percevoir les «forces invisibles qui gouvernent le monde». (Chomo cité par Joseph Beuys)

9

La véritable tâche politique de l'art, c'est de porter la précarité du monde, de l'image que l'on se fait de la société dans laquelle nous vivons. L'art c'est un pouvoir de précarisation, de fragilisation de l'idéologie dans laquelle nous baignons tous. L'art nous prouve, nous montre que le système qui a l'air extrêmement solide est en fait totalement précaire. En ce sens, l'art serait une sorte de banc de montage alternatif de la réalité.

Notre grand problème, c'est la profusion, l'organisation du multiple où les relations prédominent sur les objets. L'arborescence en tant que structure des points, le passage plus que la présence. Les formes tendent à recréer des récits et notamment l'histoire de leur production. Explorer l'espace-temps. Prédominance du multiple, Hétérochronique / hétérotopie de Foucault, espace qui tend à fonctionner de façon inverse (cimetière/miroir). Idée de la constellation, nuage, toile... découlent de l'hétérochronie. Les formes qui clignotent. Fin de la « terra incognita » donc exploration du temps.

Nicolas Bourriaud Conférence Hétérochronie

10

Tout ce que l'on entend et tout ce que l'on n'écoute pas.

Nous dormons dans un dortoir. Quatre par chambre et au bout du couloir, une cuisine, étroite. Les chambres sont sobres. L'ambiance dortoir est forte, peu d'intimité, très enfant ou trop maison de retraite.

11

Un homme qui tire une charrette remplie de cartons six fois plus grosse que lui, à contre-sens sur un boulevard de voitures. Sa cadence est chaloupée et inébranlable. Il va à l'encontre, allant contre.

12

Les rues sont vides, de gens, de bruits, de tout. C'est une ville en pause. Dans chaque bar ou restaurant ouvert, seul un couple justifie la lumière allumée. Il y a si peu de mouvements que les bâtiments semblent plus grands. La peur suinte des quelques regards croisés. Il y a une sorte de méfiance qui se diffuse comme un gaz.

Les répercussions seront énormes, monstrueuses. Sous un autre jour, cette pause calme l'angoisse quotidienne de tout ce qui va trop vite, on peut mettre l'humanité sur pause.

L'école ferme. Nous venons à peine de trouver nos marques que tout disparaît.



Heureusement mues par une sorte de pressentiment ,nous avons cherché un appartement et trouvé en trois jours. De justesse, car le dortoir se transforme en immeuble frigo, les occupants ne rient plus, les chambres sont presque toutes vidées. Il y fait un froid glacial. Comme un arrêt sur image.

La veille du déménagement, notre colocataire de chambre tombe malade, puis, de plus en plus malade, une fièvre incroyable. Nous sommes restées calmes. Nous avons déménagé rapidement nos quelques affaires. Puis tel un convoi d'ambulance nous l'avons transportée, elle, dans sa nouvelle chambre.

Le lendemain, son état avait empiré, le doute s'insinue dans le calme. Nous sommes allées à l'hôpital. Elle est entrée dans une tente rouge, installée pour les cas à haut risque. Nous avons attendu dehors. Un médecin alarmé et alarmant nous posa des questions sur ses fréquentations. Et ce n'était qu'une vilaine grippe. Rien de moins, rien de plus.

Elle est aujourd'hui sur pied. La convalescence fut rude.

Quand nous avons su qu'elle était tirée d'affaire par basculement, je suis tombé malade, la même grippe, j'ai refusé, deux jours, mangeant de l'ail et du miel et hop, je suis debout.

13

Nous sommes parties ce jour, marcher dans les montagnes, faire le tour d'un lac. Nous nous sommes perdues, juste ce qu'il faut pour devoir innover un peu. Cela n'avait rien d'incroyable, mais la liberté de mouvement et le paysage suffirent.

14

Premières pensées de l'oreiller : des choses qui s'élèvent. Des choses étroites. Couper le vide. Une mythologie d'objets.

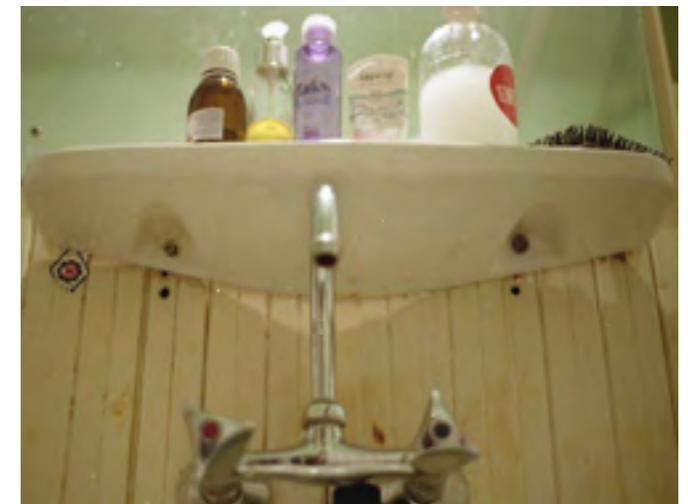
Il va falloir prendre des décisions. Et je crois en être un peu lassée. Prendre les devants veut dire; ne plus voir le cul des autres, ça peut manquer.

Ce qui se passe ne permet pas vraiment de place au social, à la force du groupe. Pour être altruiste il faut être isolé. Etonnant combo.

Pour la première fois de ma vie, j'ai nettoyé les poignées de porte, je me trouve ridicule. Remettre en question l'importance de ce qui s'appelle ridicule. A partir de quand doit-on plier le genou devant l'expression : « nécessité fait loi » ?

15

Douleur aux genoux, jamais en même temps, d'abord l'un puis l'autre. Je mets mon attelle. Les genoux, ce n'est pas une douleur anodine, et ce n'est pas n'importe quelle partie du corps. Le genou est la charnière entre debout et plié. C'est un rapport d'échelle et un rapport de forces. A genoux, ce n'est pas assis, il y a des variantes. La représentation de la pire douleur pourrait être un genou plié à l'envers.





16

La remolition

Mot chiasme entre la démolition et la reconstruction. Remolition définit la notion où les deux idées se confondent. Un point de jonction entre la construction, la démolition et la reconstruction. Ce pourrait être une autre façon de construire en tenant compte de la mémoire de la matière. Lorsque l'on démolit, lorsque l'on annule une forme, la matière garde une certaine mémoire de ce qu'elle a été

Forme qui naît des chutes, des débris d'une construction passée, c'est aussi sa destruction inévitable. La destruction et la construction ne sont pas des points chronologiques fixes puisqu'ils sont en perpétuel embrassement. L'un découle de l'autre et inversement. Ce n'est pas qu'une transformation.

La remolition est un prisme pour voir la matière et la construction.

Je vois beaucoup de remolition dans l'usure des objets par exemple. La forme que peut prendre un couteau après des années d'affûtage, les marches en pierre d'un vieux perron qui se seraient creusées doucement, provoquant une forme courbée, un adoucissement de la forme première à force de milliers de contacts, de frôlements.

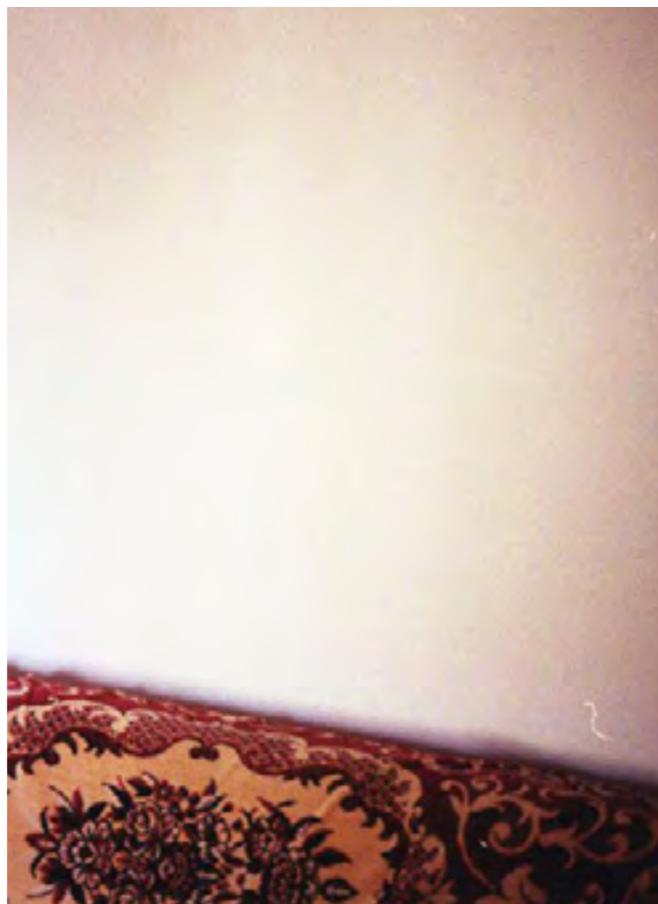
Ce peut être aussi une construction, petit à petit réparée par des ajouts, qui mute et ainsi transforme sa silhouette et son apparence. Les façades des vieux blocks en Roumanie sont un exemple, chaque balcon fut aménagé différemment créant une multitude d'ajout dans une reproduction à l'identique.

Le vide participe de façon importante à la remolition, par son absence ou sa présence et surtout par la variation dans le temps.

L'idée de remolition est une idée du mouvement, c'est son changement dans le temps et la présence résiduelle du passé qui permettent d'entendre et de sentir l'âge des choses.

17

Le plus difficile quand on a tout le temps pour s'y mettre, c'est de s'y mettre. Ce fut un démarrage.



18

Il y a les objets de l'appartement que nous habitons. C'est un appartement meublé, très meublé. La décoration date d'une autre époque, d'une autre génération. Sur le meuble du salon, une collection fournie de bibelots frise un équilibre surprenant. Dans les vitrines, on peut voir les verres de mariage, ils sont habillés de rubans. Les rubans s'ornent de petites fleurs et de pompons. Sur les pompons, il y a des strass. En levant les yeux, un lustre de la « collection grand-mère and Co » étend ses bras mal proportionnés afin d'offrir une lumière jaunâtre au travers de trois cylindres de verre en cul de bouteille. La pièce maîtresse est certainement la moquette d'un violet délavé. Parcourue de reliefs aux dessins circulaires, cette merveille de chromatique à la texture « effet sale même neuve », accompagne avec excès les tapis couvrants le canapé et les sièges. Ses tapis sont de modèle persan dans les tons rouges profonds. L'ensemble bien que très riche se marie avec une étonnante évidence, permettant un sentiment rassurant et vieillot, c'est un salon spacieux et confortable, où contre toute attente l'accumulation offre une digestion visuelle proche de la sensation d'être chez soi.

La cuisine plus sobre et plus fonctionnelle regorge d'outils invraisemblables, des hachettes, des marteaux au bombé hérissé de pointes, tout indique une façon plus brutale de préparer la nourriture.

Même les épluche-légumes sont fabriqués sur le modèle d'armes de guerre. Le lino, imitation plancher, fissuré et mal posé, permet un relief du sol qui défait tout bon sens du nettoyage. Les différentes nappes de plastique couvrant la table comme autant de pelures d'oignons, sont imprimées de motifs mi-traditionnels, mi-photos de chats, les couleurs sont criardes et délavées. Le carrelage de l'entrée provoque par le nombre de couleurs, motifs et textures qu'il offre, chaque carreau est si chargé que c'est un miracle que la multiplication de ces carreaux ne crée pas de surdose.

Une affection toute particulière pour les radiateurs qui peuvent prendre des formes étonnamment raccourcies afin de satisfaire aux besoins d'espace, et venir se loger dans des alcôves minuscules.

Et pour finir, oublier l'aspect stable, ici tous les meubles et objets sont vivants puisque bancals. Rien ne tient, pas un pied de table de la même longueur à moins que ce ne soit le sol. Les chaises se disloquent au premier contact. Idem pour les tringles à rideau. Les lavabos tanguent dangereusement. Rien n'est droit, rien n'est immobile.

18 (suite)

L'appartement est un corps vivant imparfait, un peu vieux, mal ajusté, c'est une remolition idéale. Les marques du temps sont plus que présentes, elles sont devenues la matière même des objets et des surfaces. Tout rappelle la fragilité du vivant, les gestes s'habituent, ils se ralentissent, les mouvements sont plus légers, plus délicats.

Ici, on ne se jette pas sur un fauteuil, on prend le temps de lui demander la permission de s'asseoir.



Cela parle aussi d'une époque où les habitants de l'endroit faisaient eux-mêmes les petites housses des chaises de la même matière que les rideaux d'une chambre, cela sent une forme d'économie, d'appropriation. Certaines chaises ou certains meubles furent réparés, on voit les traces de ses réparations à divers endroits, toujours la même main, le même style dans la réparation.



19

Souvenirs : Un camion citerne sans bouchon. Il freine à un feu rouge. Un vague énorme inonde la cabine, puis l'ensemble du camion. Une marée de boulevard.

20

S'insérer dans les failles. Ne pas forcer, trouver les fissures, se servir de la force des choses.

21

-Les gisants-
image solide de la mort / souvenirs inaltérables / mais tout s'use / les gisants aussi sont sucés par le temps.

La folie molle de se perdre sans bouger et de se trouver en changeant de siège.

Nourrir ses idées folles puis les lancer par la fenêtre, Prendre des landaus pour des civets.

Se marcher dessus, se taire avec le poids du silence, Du silence au poids.

Rire sous les rideaux, ne pas vouloir s'éviter.

Partir en son tiroir.

Mourir sur un jambon.

Éclater dedans pour ne pas s'arrêter dehors.

Savoir l'interdit et regarder sous sa jupe.

Juguler les milles pas.

Avoir un hall de gare au fond du lavabo.

22

Les naissances comme un étal de poissonnerie. Les chairs glissent, un dégoût teinté de fascination. Les couleurs sont belles, et ce qui rend les peaux lumineuses, c'est cet opercule gluant.

Il se pourrait que la naissance ait aussi cet aspect repoussant et souple. Où la matière ne sait se décider entre liquide ou solide. Les mélanges de chair et de fluide.

J'entends sangloter. Elle est nue comme un ver, le ventre pendant, la respiration flasque de ceux qui viennent de recevoir l'humiliation salvatrice. Elle oublie quelques secondes et tente de reprendre contenance, se couvre d'un rideau. Elle est alors plus faible que jamais. Elle ne sera jamais que : derrière, couverte et sans matière.

Barricade mystérieuse

L'attente,

Ne pas faire circuler l'air, le moins de mouvements possibles pour écouter la circulation qui ne vient pas de nous. Une simple respiration sans à-coup, qui se mélange aux autres souffles. Laisser venir l'air, doucement, sentir les courants qui viennent de la fenêtre, le léger rappel que produit la porte entre-ouverte. Les franges de la couverture se balancent avec hésitation. Entendre l'air dévier autour de la table et venir buter contre le bas du buffet, chaque virage lui fait perdre de la force, il finit à plat ventre en se faisant absorber par la moquette. Mais déjà, un nouveau souffle rentre par la fenêtre, le premier courant d'air n'était qu'un morceau, un autre lui succède.

Lentement, par caresses successives, ils font sécher mon plâtre, je le vois se durcir, prendre forme, emprisonner la forme et un instant plus tard, c'est fait, la forme à arrêté d'être flou, liquide, elle est dans la masse, cela ne respire plus avec l'extérieur, le courant d'air vibre dedans mais il ne sort plus. L'objet a acquis une respiration interne, un circuit fermé et indépendant, il se suffit.

C'est figé, l'instant a passé, il ne reste que le temps et l'usure pour petit à petit venir faire ressortir le souffle prisonnier.

Dans les choses de matière, ses souffles prisonniers, ses respirations tenues qui les font vibrer de l'intérieur.



24

Détourner les scènes d'intérieur mais aussi prendre le temps de voir les défauts, les imperfections, des petites remolitions, les taches de graisse, les ingéniosités. Mélanger le rêve et la réalité, le fantasme et le quotidien. Annihiler les frontières.
L'enfermement
L'attente, de silence, d'ennui
Parler banal.

Des décalages quasi imperceptibles
Les nouveaux « risques », de la stupidité, de la vie qui continue même sous les scléroses.
Ce que les choses ont à se dire quand nous ne sommes pas là. L'histoire des objets, des murs des traces, des empreintes.
Dans les immeubles, des vies si diverses dans les mêmes espaces à différentes hauteurs.

25

Le grand ménage et un départ incertain.
Comme des chiens qui attendent la pâtée, nous avons la langue pendante.



26

Plan du plafond

Les joggeurs sautifluos.

Socle de sous un camion, empreinte/socle.







27

Le temps s'est emmêlé les pinceaux. Je suis arrivée en France après un voyage en train d'une autre époque. La vitesse du train aussi était d'une autre époque. Puis il y eu l'avion. La vitesse est un élastique. A pied avec mes énormes valises, remplies de tapis et de sacs de clous, en voiture où je n'ai vu que des bribes de villes désertes, en train où je n'ai rien vu parce qu'il faisait nuit, en avion où j'ai dormi parce que j'ai passé la nuit à regarder par la fenêtre. Le retour a flouté les contours.

Par terre, près du feu, la première soirée fut un cours sur la prostate par Mathilde avec force schémas et mimes. Organe inconnu de nous autre femelles.

Devenir mécanicienne, mécanitrice. Réparer les choses qui bougent.



JOURNAL DE VANT



Jour 1

Cette nuit, pensées :

- un œuf , plein
- le dedans des choses.

Jour 2

On me demandait de prendre du matériel, là, au champ.
Le matériel, ici, est périssable.

Pour cause de sécheresse ou de fatigue, les fruits fatiguent, les voitures, les muscles, et les vêtements aussi. Je le prends, mais il va sécher.

Jour 3

A a reçu des résultats de gastroscopie, il nous les lit à voix haute. C'est une longue litanie de choses dépourvu de sens pour nous autres, néophytes.

Comme un poème en langue étrangère, ou une recette de cuisine au ingrédients inconnus.

Imaginer qu'il y a tout cela dans son ventre, un monde plein, compliqué. A est très grand, il peut avoir tout cela dans le ventre, il y a la place.

Jour 4

J'ai un peu pris le chemin en marche.

Jour 5

« Jour un (sur 354 prévu), kilomètre 6, forte chaleur, les roulements ont lâché, je rentre. »

Jour 6

Les fourmis ne retrouvent pas leur route sur les pneus, elles ne peuvent donc pas passer par là, elles passent ailleurs.

Jour 7

Vous n'en voyez pas, donc il ne faut pas en faire.

Jour 8

L'endive de dieu.

Jour 9

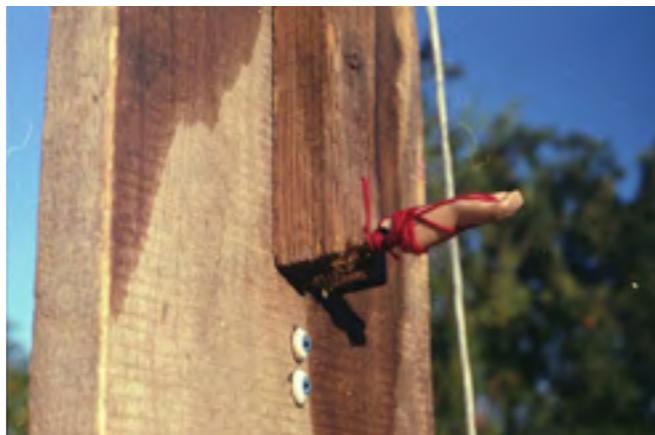
Poil qui pousse dehors puis dedans, j'oublie parfois que les poils sont aveugles.

Jour 10

Journée mondiale du passage à niveau.

Jour 11

I would prefer not to.





Jour

Le mouvement, parce que quand ça se fixe c'est le début des emmerdes.

Y croire ? puisque l'échec est intrinsèquement lié avec la naissance du projet.

L'échec – la mort – le non sens –

Ce qui permet le précieux.

Tapis volant

Expérimenter des mobilités différentes. Comment avancer à moindre effort ou comment vibrer avec force fatigue.

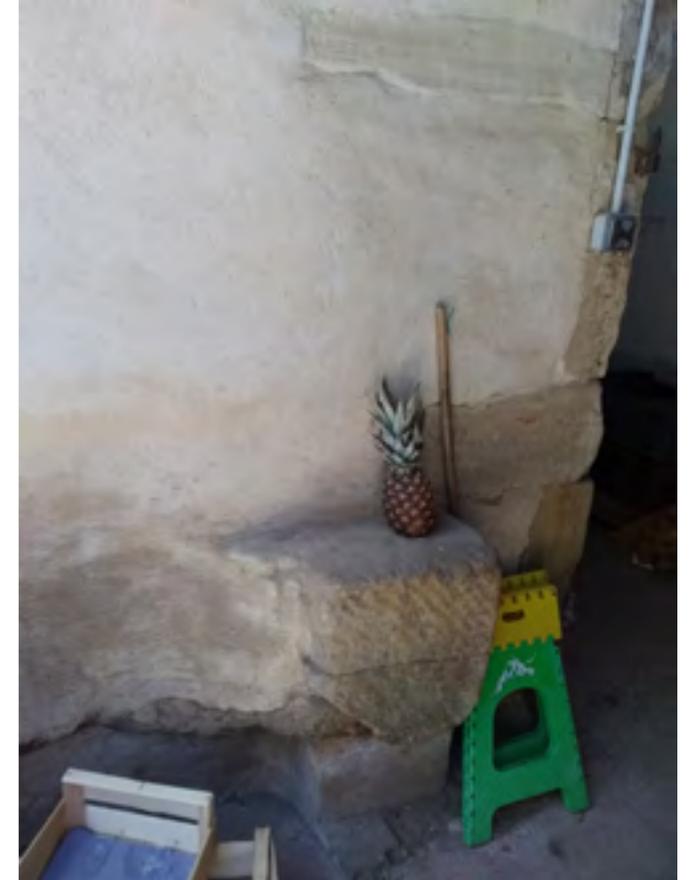
Faire exactement l'inverse de ce qui était prévu pour arriver différemment au même endroit.

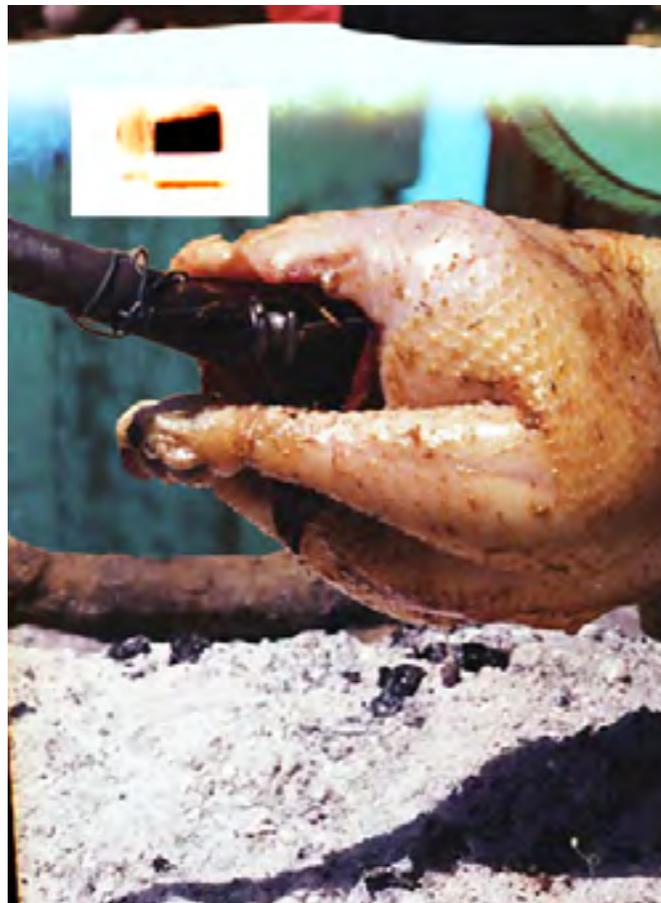
Faire durée.

Moment et endroit identique ?

Déplacer un tas de fruit pour le ramener au même endroit.

Faire le mort, ce n'est pas être mort, ou pas.





Jour 12

Travail, hiérarchie, la vraie contrainte, le pénible, L'imaginaire comme décoration de prison. L'échappée belle, ce genre de trucs. De peu de choses,

Jour 13

Quelque chose de brillant et de sale. Des déguisements outranciers, des imitations, du sel, de la sueur, des langues bien pendues qui ne peuvent plus rentrer, les costumes couverts de transpiration.

Jour 14

L'ennui et la fatigue, qui se mesurent et s'affrontent, au fond de la classe. L'humour. Dormir en tas, rire en bloc.

Jour 15

Courir sur les tracteurs, porter des caisses, trier les graviers par ordre de couleur, savoir si les fruits sont durs, juste en les regardant.

Jour 16

Je n'oublie pas les crampes, et il faut continuer de danser pour se faire croire qu'on est libre de gaspiller notre énergie, qu'elle est à nous, alors qu'on a déjà tout épuisé.





Jour

Trouver le bout, tirer le fil. Suivre le passage de la corde, la désolidariser de ses consœurs. La rendre unique, visible. La ranger, la déterminer, répéter la même boucle et la lover autour d'elle même.

Les quelques gestes appris permettent de les faire danser pour que les cordes se glissent le long d'un même dessin. Puis chacune sera épinglée au mur comme une collection de papillons exotiques. Même dessin, mais de variation différente, des rangées de sages serpents immobiles.

Jour

Il est mille ports, torpilles, tropismes, implores, importes, promises, ripostes.

Jour

Se mettre de la fumée dans l'œil.
Brossage de dents, avec écume.

Jour

Des anges à tête de chien
Cela parle de voyage, c'est à dire de transport, du bruit du train et de mastication.
Cela peut être des lignes ou des points, construire ou parler.
Échapper à l'inertie de la boue.

Jour 17

Faire un concours de public.

S'organiser pour ensemble, être le meilleur public, de stade, d'opéra, de show télé. Le tout devant un jury, qui lui aussi est un public, il sera donc jugé aussi. Après tout, on se regarde, autant voir.

Jour 18

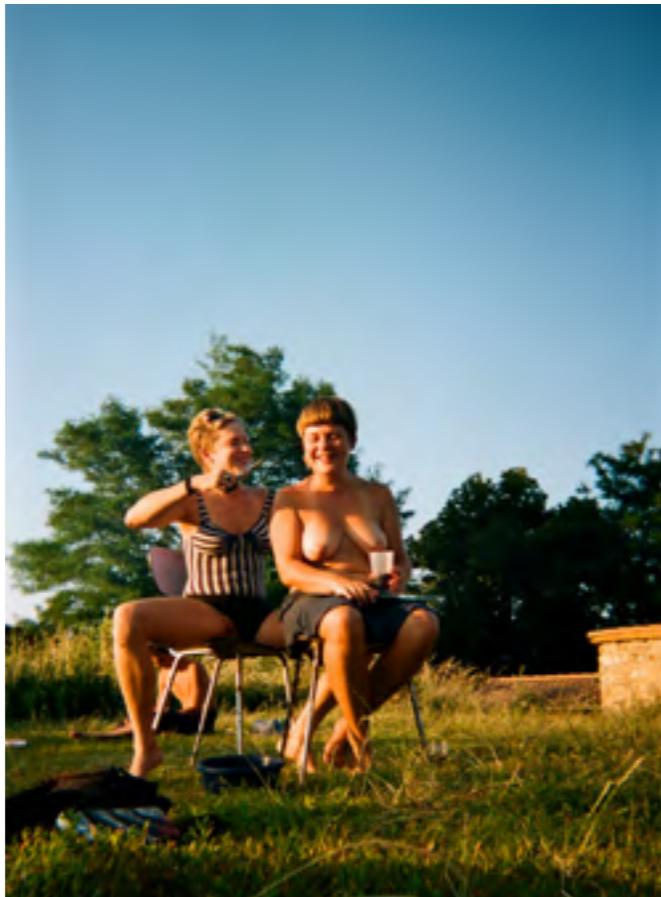
Jouer toujours, jouer, jouer et se faire peur.

Rien n'est vraiment grave, mais il faut se faire mal pour vérifier si on est autant vivant qu'hier.

Jour 19

Attendre les pompiers, et être raide.

Vérifier que tout marche encore, dans tous les sens.



Jour 20

Souriants et saouls, vendre du rêve au patronat, nous sommes les drôles, la mélancolie sous les jupes et des colliers de boîte de thon, l'huile qui ruisselle.

« - Oui oui oui demain 5h55 au champ Rostaing.

-Oui, oui on s'est lavé les mains.

-Non, bien sûr, on n'a rien pris avant de conduire l'tracteur,

-à tout à l'heure à le hangar. »

Jour 21

Pour la postérité.

Le goûter par le menu ;

-saucisson x 2 tranches irrégulières

-portion vache qui rit x 1 portion

-chocolat x 2 carrés

-pain de mie x 1

—variantes—

-pain au lait

-crème de fauxmage

-carambar



Toute adaptation de la main des premiers Antropiens en outil proprement dit n'aurait créé qu'un groupe de mammifère hautement adaptés à des actions restreintes et non pas à l'homme dont l'inadaptation physique (et mentale) est le trait génétique significatif.

Tortue lorsqu'il se retire sous un toit, crabe lorsqu'il prolonge sa main par une pince, cheval quand il devient cavalier, il redevient chaque fois disponible, sa mémoire transportée dans les livres, sa force multipliée par le boeuf, son poing amélioré par le marteau. Le dégagement de la motricité est l'étape majeure, non peut-être pour l'homme, mais pour la société détentrice, collectivement, de ses moyens d'agir.

Le Geste et la Parole et L'Homme et la Matière : Évolution et Techniques, André Leroi-Gourhan

La mécanique,

Au sens très large, ce qui concerne les lois du mouvement, des forces, et de l'équilibre.

La mécanique est une branche de la physique, dont l'objet est l'étude du mouvement, des déformations ou des états d'équilibre des systèmes physiques. Elle comprend plusieurs domaines (la mécanique classique, la mécanique céleste, la mécanique des solides, la mécanique des milieux continus...) La seconde mécanique est celle qui est liée à la construction de machines, soit en produisant du mouvement en le transmettant ou en le transformant (mécanisme), soit ce qui concerne l'entretien et la réparation des machines.

Une des observations de la mécanique physique est visible sur les chantiers de bâtiments. Lors de la construction ou de la démolition, on laisse voir les structures des bâtiments. L'agencement du squelette du bâti permet l'élévation, ou au contraire menace de s'écrouler. Une fois la construction terminée, elle contient les mêmes jeux de forces, mais ils sont alors recouverts et donc moins visibles. Dans la construction immobilière, les forces sont énormes, et de ce fait assez évidentes à percevoir.

Cependant je trouve les mêmes enjeux, concernant les rapports de forces dans l'usure des objets quotidiens ou dans la pratique de l'escalade, ou encore dans la mécanique automobile.

Phénomène de rupture.

Au travers du dessin d'une cassure, on peut observer le cheminement des forces.

Il y a rupture quand des forces impérieuses traversent les matériaux. Les lignes laissées par la rupture indiquent par où la force est passée. La notion de force est mystérieuse puisqu'invisible mais elle est omniprésente.

L'empreinte et la réaction de la matière sont les seules façons de voir les forces, sous forme de structure et de dessin. Dans les toiles d'araignée et les vitres brisées par exemple, on peut voir la corrélation de la force et de la faiblesse.

Poutre transversale appelée linteau, de plus grandes dimensions que ce qui pourrait paraître nécessaire.

Ce qui permet aux pierres du dessus de s'y appuyer et donc de décharger le linteau par effet de levier. De même, la forme bombée de la partie supérieure ainsi que la pierre sculptée sur le dessus permet de compléter et d'assurer l'effet de levier ce qui permet une canalisation de toutes ses forces. »

Erik Reitzel



Porte du lion de la forteresse de Mycène.

Le goudron et les poils, les bêtes et les machines

Un fourgon jaune, un petit camion benne, c'est un Ford Transit III. Il transporte l'histoire d'une famille, il a quelques soucis, mais il fonctionne. La direction assistée est K.O., fuite du liquide et les freins grincent un peu.

Avec ce camion, nous avons arpenté les arides chemins de montagne du pays basque, les pieds des Pyrénées. Le prétexte était un film avec un vieux caméscope. Embarquant une flopée de personnages plus ou moins déguisés à l'arrière, nous fixions sur pellicule les regards qui léchaient les flancs de la montagne.

Les bustes se tenaient statiques, seul le défilement du paysage et les secousses de la route rendaient la scène mouvante. Le camion était visible furtivement, mais il était le socle et la force motrice du film. Le conduire revenait à diriger les images de façon secrète, invisible.

En conduisant ce camion, j'ai pensé aux chevaux sous le moteur, je les ai imaginés tirant la carcasse du véhicule. Nous étions dans un film, tout est possible.

Je voyais le moteur vivant, le moteur animal. Sous la tôle, il y avait des chevaux, des chevaux qui n'avaient en commun avec l'animal, que la force.

Dans les histoires qui vont suivre, le cheval est le (grossier) fil d'Ariane, il est le moteur symbolique. Aujourd'hui, la force motrice du cheval est anachronique, relégué au loisir et au divertissement. Mais une certaine idée de cet animal subsiste, une idée de panache, de force de travail, et une certaine forme du passé. Comme un vestige vivant, le cheval incarne de vieux symboles, il reste aussi imposant que suranné.

D'un point de vue de l'histoire de l'humain, le cheval est un des premiers mariages qui permet l'extension de la force physique et donc des possibilités d'action sur le monde. Avant d'inventer la machine, l'humain avait déjà mangé la force des chevaux et des bœufs. C'est en terme de déplacement que le cheval permet peut-être le début de la puissance par la vitesse. Peut-être le début de l'idée selon laquelle la vitesse du mouvement augmente l'humain.

Je cherche les liens sous-jacents de la mécanique,

tant d'un regard symbolique, que d'un point de vue organique. Dans les chevaux, je perçois une sorte de mécanique vivante qui inspira les constructeurs d'automobiles, et de moteur au sens large.

Mutile

Une vague de mutilations d'animaux secoue la France. Dans la plupart de cas, ce sont des chevaux qui sont visés. Les faits remontent à février 2020, mais quelques cas plus isolés avaient déjà été découverts depuis 2014. Ce phénomène n'est pas uniquement français, il y eut des séries principalement au Royaume-Uni, en Belgique, mais jamais aucun coupable ne fut arrêté et les séries cessèrent brusquement sans plus d'explications.

Dans une vingtaine de cas, les animaux sont retrouvés morts avec des mutilations (lacérations à l'arme blanche) et souvent des organes manquants (oreille coupée, parties génitales enlevées, animaux énucléés...) On peut recenser plus de 150 cas d'agressions ou de meurtres depuis février 2020, dont une cinquantaine officielle, lorsque les propriétaires ont porté plainte.

La violence et la cruauté des attaques relèvent de l'incompréhensible. Aucune raison logique ne peut expliquer la gratuité de ses actes. Les pistes de rites sataniques ou de sectes sont souvent énoncées, mais aucune preuve ne permet de

pencher plus abondamment en ce sens. Un défi sur les réseaux sociaux a également été proposé, mais idem, aucune preuve.

Les attaques peuvent se ressembler, mais il n'y a pas de modus operandi identique. Cela ressemble plus à une consigne appliquée, à chaque fois, avec des variantes. Lorsque l'animal est tué, aucune technique n'est privilégiée, strangulation, égorgement, crise cardiaque... Les mutilations elles-mêmes sont proches, mais jamais analogues. Toutefois, on remarque certains parallèles, l'oreille coupée (souvent la droite), les lacérations à l'arme blanche, les parties génitales tranchés ou lacérés.

Ces « crimes », dérangent et excitent. Cruels et gratuits, mais ne touchant que des animaux, il n'y a pas « mort d'homme ». La gravité que représentent ces actes sont à géométrie variable. L'aspect presque ésotérique, donne une impression de folie, d'excès poisseux, de violence gratuite. La mort est présentée en spectacle, les animaux sont laissés sur place pour être vus, leurs mutilations sont des présentations, des démonstrations. Ceux qui font cela obligent à regarder l'horreur. Il y a une odeur de peur profonde, du danger rôdant la nuit, contre

laquelle on ne peut pas se défendre et encore moins défendre ses bêtes. Les réactions face à ses mutilations tendent aux déchaînements de vengeances (in)justifiées, une espèce de départ en guerre contre les forces du mal. Les réseaux sociaux regorgent de déclarations brutales et excessives face à ce problème qui semble insoluble sans une réponse par la même violence. C'est une chasse aux sorcières qui s'organise, une chasse aux loups.

S'attaquer aux chevaux revient à attaquer un animal totem.

Debout

Parfois ils sont sacrifiés, parfois mangés, ils accompagnent les morts, et nourrissent les vivants.

« Des chevaux entiers dans les sépultures

Parmi les rites funéraires faisant intervenir des chevaux, l'usage le plus couramment cité — mais vraisemblablement pas le plus couramment pratiqué — consiste à placer des chevaux entiers dans les sépultures. Ainsi, les fouilles de kourganes de populations scythiques datant des IXe-IIIe siècles av. J.-C. ont révélé la présence de chevaux, parfois nombreux, non loin du défunt (...)

Au Moyen Âge, l'enterrement de chevaux avec les défunts ou près d'eux est attesté chez de nombreux peuples turcs et mongols d'Asie intérieure (Nesterov 1990, p. 67-85). Dans les tombes iakoutes des XVIIe-XVIIIe siècles, les chevaux représentent largement l'espèce la plus fréquente : sur 32 cas d'animaux relevés dans des sépultures iakoutes, on trouve 23 chevaux, 4 bovins, 4 chiens et un lynx (Bravina & Popov 2008, p. 142). Les chevaux sont le plus souvent placés dans une fosse

séparée, à quelques mètres du mort, fréquemment accompagnés de pièces de harnais(...)

Dépouilles perchées

Outre les chevaux ensevelis avec lui, le défunt peut être escorté de cavaliers ou de chevaux perchés, parfois abattus pour célébrer l'anniversaire de sa mort et dressés autour de sa tombe, comme le décrit Hérodote pour les Scythes (Enquête IV-71-72, p. 388-390). Ainsi, des restes de chevaux retrouvés autour du kourgane d'Aržan pourraient être les vestiges de dépouilles équines élevées autour de la sépulture, comprenant uniquement la tête, la peau, les extrémités et la queue avec ses crins

(...)

Ces dépouilles ne correspondent pas à des animaux entiers, mais à des peaux, vides ou empaillées, auxquelles restent accrochés la tête et les membres, car le reste de la viande a été consommé. Plantées sur de longues perches, elles s'élèvent vers le ciel. »

FERRET, Carole 2014 « Des chevaux qui accompagnent les morts en Asie intérieure »

Rencontre autour de l'animal en contexte funéraire,
Groupe d'anthropologie et d'archéologie funéraire

Les dépouilles perchées sont les gardiennes, la
peau qui regarde et protège.
C'est la forme qui signale et la croyance habite
dans la forme.

Il existe aussi l'histoire invérifiée de l'enterrement
de chevaux debout, par certaines tribus mongoles.
Les peuples cavaliers creusent les tombes pour
leurs chevaux, les tombes sont étroites et profondes,
on enterre les chevaux debout, sous la terre, mais
debout. C'est cette position qui permet de suggérer
que les chevaux morts pourront continuer de se
déplacer. De façon symbolique, ils seront encore
en mouvement.
Cet enterrement proposerait l'existence d'un
mouvement caché, invisible et perpétuel.

Bidet

Étymologiquement, le bidet est un cheval trapu,
un cheval de poste. Un animal, petit et résistant,
il est un peu le chaînon entre l'âne, le poney et
le cheval.

C'était un animal utilisé par les courriers pour
parcourir de longues distances. Malgré sa réputation
de robustesse, c'est également un terme péjoratif
pour désigner un cheval.

Le mot bidet désigne également un meuble d'eau,
utilisé pour la toilette intime. Spécifique à l'hygiène
des parties génitales et de l'anus, on peut également
s'y laver les pieds, les mains, les genoux, les
chevilles ou des animaux de compagnie de petite
taille (chien, chat...). Il s'utilise en s'asseyant
dessus, dos au robinet, ou en lui faisant face.
C'est ce geste d'enfourchement qui explique le
nom de ce meuble, on peut y voir une analogie
entre monter à cheval et monter son bidet.

Aujourd'hui, ce meuble possède une connotation
de désuétude. Le bidet est un objet qui prête à
sourire, il n'est plus utilisé. Toutefois, il est encore
assez présent dans nos intérieurs ou dans nos

histoires pour ne pas être complètement relégué au passé. Il fait partie des objets de notre enfance, comme un papier-peint passé de mode.

Si c'est un objet à vocation d'hygiène, dans son histoire, une forte odeur d'impudeur se fait sentir.

« C'est précisément au XVIIIe, siècle libertin (...), que l'usage du bidet se répand dans l'aristocratie. L'historien Georges Vigarello y voit incontestablement la preuve d'un progrès de l'hygiène. Mais c'est au cours du XIXe que le bidet va se populariser, surtout à travers les maisons closes. Jean-Pierre Goubert note que jusqu'à leur fermeture en 1946, bidet rime avec bordel. Un « chevalier du bidet » n'est autre qu'un souteneur (...). Le bidet préserve en effet la santé du client, évite quelques maladies pénibles à la prostituée et on lui prête même des vertus contraceptives. (...) On imagine mal comment se rincer les parties génitales peut éviter toute fécondation. En réalité, les femmes ont apporté au bidet certains petits aménagements. Un système de tuyau, un produit bien détergent, et le bain vaginal permettait d'éviter une grossesse ».

Marie-Joëlle Gros, Elisabeth Morgan, Can we afford the bidet? Lennard Publishing, Harpenden
Jean-Pierre Goubert, Du luxe au confort. Belin, Paris, 1988

« Ce dont on a surtout peur au XIXe siècle, c'est de l'onanisme, qui selon les règles de l'Église est un péché puisque le rapport sexuel n'a pour fonction que la reproduction. Le plaisir solitaire est donc le comble de la luxure. Les femmes sont, dans leur pratique hygiéniste, ici particulièrement visées puisque la position sur le bidet, les gestes nécessaires à la toilette développent envies et appétits. Pour conforter cette vision, on trouve dans la littérature érotique, voire grivoise et plus populaire, nombreux récits mentionnant le bidet comme instrument érotique (scènes classiques de la toilette assistée par une servante ou une amie qui s'attarde plus que nécessaire..). »

Le confident des dames. Le bidet du XVIIIè au XXè siècle : histoire d'une intimité J. Csergo, R.H. Guerrand edition La Découverte/Poche 2009

Le bidet est un objet plus ambigu que son aspect ne le laisse penser. Entre son utilité froide de meuble d'hygiène et sa réputation sulfureuse associé au

stupre, il se dessine un objet qui semble pourtant inoffensif. Il transporte un sentiment d'immoralité bienveillante. C'est peut-être la raison pour laquelle il semble plus sympathique qu'un lavabo. Comme tous les meubles de salle de bain, il est considéré comme du mobilier scellé à l'immobilier. Il fait partie intégrante de l'endroit dans lequel il se trouve. On ne déménage pas avec ses toilettes ni avec sa douche, ni avec son bidet. Il ne possède donc pas le même statut de mobilier qu'une chaise. Ce qui renvoie à un aspect de propriété différent que d'autres objets considérés comme mobilier. C'est un objet à vocation d'immobilité. Ce qui est amusant quand on regarde son étymologie.

Ces trois histoires concernent la matière symbolique du mouvement.

La façon dont on peut percevoir l'idée de la mécanique plus comme une vie intrinsèque de la matière que comme un agencement uniquement perceptible des lois du mouvement, de l'équilibre et des forces.

Je commence à comprendre la mécanique par l'histoire qui habite les objets ou les vivants. La mécanique serait ce qui permet le mouvement interne ou externe.

Tension,

J'ai été artisan sellier sept ans. Je travaillais chez Hermes. La formation et le métier sont d'une grande rigueur et passe par l'apprentissage de gestes précis. Lors de mon arrivée en école d'art, j'ai cru comprendre qu'il me fallait désapprendre afin de pouvoir m'ouvrir à une pratique artistique. Je décidais de ne pas faire appel à mon apprentissage, ni à l'habilité. J'ai ingéré mes premières années aux beaux-arts en excluant l'aspect technique. J'ai ainsi découvert avec avidité les notions de concepts (Jan Dibbets), d'art sans ou avec peu de matérialité (Francis Alys, Richard Long). Au fil de mes recherches le travail de la main est revenu, puis est peu à peu devenu central dans ma pratique.

Je tente de travailler en gardant et en envisageant à nouveau la place du geste manuel inculqué. D'envisager à nouveau le divorce qu'il existe entre art et technique et la place de la matière.

Mes travaux de troisième années tournent autour de gestes répétitifs, je cherchais à comprendre

Attention, Intention.

Passer du temps à rendre un objet inutilisable.

C'est dans cette optique que j'ai commencé à gagner de cuir des couteaux. Le couteau m'interpellais par sa simplicité de forme et de fonction. Le couteau n'a pas évolué depuis la préhistoire. De par sa sobriété, c'est un objet à la fois suffisamment non-spécialisé et suffisamment efficace pour que toute amélioration soit obsolète. Il est un peu l'outil de base, et je le perçois comme un des symboles de l'outil.

Lui donner une peau lui permettait de garder intact sa forme, tout en devenant complètement inutilisable. Par cette action sobre, son statut d'outil est déplacé. Son statut devient un questionnement. Le cuir est une matière apparentée au vivant. Si, gagné, il a l'apparence du vivant, mais que sa fonction lui a été ôtée, ce n'est plus un simple artefact.

Leur forme reste visible, mais leur statut passe du fonctionnel au symbolique.

Parallèlement à cette pratique, j'ai commencé la fabrication de cordes. Elles étaient la trace d'une chaîne opératoire comme une empreinte

en longueur d'une action dans le temps.

Comme le couteau, la corde est un objet élémentaire. Sa réalisation m'évoque une économie de moyens au profit un geste affûté. L'entièreté du corps devient l'outil, la corde est donc le témoin de geste entier, l'empreinte d'un corps entier en mouvement.

C'est une élongation de la matière, augmenter sa résistance en la rendant le plus condensée possible. Une fois les cordes réalisées, elles sont devenues des outils. Je les ai utilisées tendues, parfois jusqu'à leur point de rupture afin de rejoindre, de lier, de séparer des points dans l'espace. La tension qui s'est dégagée de leur mise en espace fut une nouvelle ouverture dans mon travail.

J'imagine la tension comme une force permanente, qui implique un mouvement statique. Une force invisible mais perceptible. Tel un gaz, la tension se diffuse et emplit l'espace. Les cordes deviennent le conducteur et le diffuseur de cette force. Le vide n'est plus vide, il devient chargé.

L'idée de mise en danger a rejoint le travail de

l'apprentissage manuel et la façon dont on peut faire fonctionner ensemble : l'idée et sa réalité physique. Comment on greffe l'idée par la forme dans la matière. La répétition visait à éprouver un dispositif connu afin d'en extraire le très mince et y lire la vibration presque imperceptible du geste et du temps.

Peu à peu, d'autres questions se sont ouvertes autour de l'outil, d'utilité/inutilité, de forme/fonction, de machines.

Rituel-habitus

Tout ce qui est agi par le sujet entre dans son comportement opératoire, mais sous des formes et avec des intensités très différentes suivant qu'il s'agisse de pratiques élémentaires et quotidiennes, de pratiques à périodicité plus espacée ou de pratiques exceptionnelles. Les programmes supposent des niveaux d'intervention intellectuelle et des rapports individu-société différents. Les pratiques élémentaires constituent les programmes vitaux de l'individu, tout ce qui dans les gestes quotidiens intéresse sa survie comme élément social: habitus corporel, pratiques d'alimentation ou d'hygiène, gestes professionnels, relations avec les proches. Ces programmes, dont le fonds est immuable, s'organisent en chaînes de gestes stéréotypés dont la répétition assure l'équilibre normal du sujet dans son

tension que je mettais en place déjà de manière inconsciente dans mes précédents travaux. En commençant à manipuler les assemblages, je cherchais le point d'équilibre. Le point d'équilibre évoque pour moi un instant T, où les choses se sont cristallisées. Le maintien de cet équilibre est une prolongation suspendue de cet instant. L'effet est d'autant plus perceptible quand l'équilibre est précaire et que la mise en danger est présente, même lorsqu'elle n'est pas visible. La mise en danger met également en exergue une valeur des objets qui ne tient pas à leur seule matérialité, mais à l'attention qui leur est portée.

—Funambule haltérophile—

Je ne vois pas encore mes travaux comme des sculptures dans le sens où leur forme n'est pas leur finalité, la forme découle d'un processus. L'idée de machine semble mieux correspondre... Machine, comme un assemblage de corps résistants, disposés de manière à créer par les forces mécaniques naturelles, un ou plusieurs mouvements déterminés. Des machines à produire de l'attention, de la tension.

Le jeu que je développe entre la forme, la fonction, même annulée, et la machine inopérante ou absurde prend de plus en plus de place. L'absurde, l'humour associé à une pratique codée tel que l'artisanat, me permet de développer des objets qui sortent de leur contexte usuel. Sans subir de grande transformation, ils deviennent des détours poétiques, des sources d'interrogations ou de fabuleuses démonstrations d'une utilisation autre du processus de fabrication.

milieu social ainsi que son propre confort psychique à l'intérieur du groupe.

Il est certain que la plupart des chaînes que nous déroulons du réveil au coucher n'appellent qu'une faible intervention consciente ; elles se dévident, non pas dans l'automatisme pour lequel l'intervention consciente serait nulle, mais dans une pénombre physique dont le sujet ne sort qu'en cas d'imprévu dans le déroulement des séquences. Dans les gestes qu'on enchaîne au cours de la toilette, du repas, de l'écriture, des déplacements et transports, si exceptionnel que soit le retour à la lucidité, il est décisif ; c'est pourquoi le terme de « chaînes opératoires machinales » et non-automatique, inconsciente ou instinctives, me paraît devoir être appliqué.

Les chaînes opératoires machinales sont le fondement du comportement individuel, elles représentent chez l'homme l'élément essentiel

de la survie. Elles se substituent à « l'instinct » dans des conditions proprement humaines puisqu'elles représentent un niveau élevé de disponibilité cérébrale. On ne peut, en effet, imaginer ni un comportement opératoire qui exigerait une constante lucidité, ni un comportement totalement conditionné qui ne la ferait jamais intervenir. L'un parce qu'il aboutirait à réinventer le moindre geste, l'autre parce qu'il correspondrait à un cerveau complètement pré-conditionné et par conséquent inhumain. Tel qu'il est construit, le cerveau humain aliène une partie de sa disponibilité en forgeant les programmes élémentaires qui assurent la liberté de son comportement exceptionnel.

*Le Geste et la Parole et
L'Homme et la Matière :
Évolution et Techniques, André
Leroi-Gourhan*

Saurons-nous par moments devenir pareils aux enfants qui construisent toute la journée sur la plage des châteaux de sable et, avec la même excitation joyeuse, voient la marée du soir le détruire ?

Horizon du monde, Kostas Axelos

Rien ne reste jamais en plan, rien ne reste jamais figé. Le mouvement l'emporte toujours. Il y a un gars qui a dit, les animaux bougent. Mais je ne sais plus qui s'est.

F. Vargas, L'armée furieuse

La remolition,

le temps dans les choses.

Je pense que la notion de temps et de mouvement est un axe premier de la sculpture. Si l'on considère de façon classique la sculpture comme une pièce en trois dimensions, comme un objet dans l'espace, j'ai toujours eu envie d'ajouter une quatrième dimension qui serait le temps. Cet ajout permet de voir l'action du temps sur la matière, soit l'âge de la chose. Et cela permet également de percevoir le mouvement infime, la vibration de la matière, même lorsque celle-ci est « immobile ».

Quand on regarde un objet matériel, le seul fait d'y prêter attention de la regarder nous porte à nous enfoncer dans son histoire, à nous décaler, grâce à l'imagination de la surface de son présent. Nous percevons quelque chose dans son présent qui semble encore l'attacher à son passé. C'est comme si la présence gardait avec elle une trace perceptible du passé par lequel elle est passée.

La quatrième dimension étant le temps. L'édifice où l'objet véhicule tout au long de son existence. En le voyant comme un « hypervolume », cela donne une connexion avec ceux qui ont construit

ou façonné.

Une transparence des choses à travers lesquelles brillent leur passé.

Vladimir Nabokov « La transparence des choses »

Cet édifice n'est pas une chose statique dans l'espace, mais une suite d'événements dans l'espace-temps. Ce sont tous les instants successifs. Il a perduré en se répétant identiquement, continuellement sans jamais s'absenter, sans rater le moindre instant présent.

La persistance de cette grande chose immobile cache en fait une dynamique invisible et profonde, celle de la succession d'instant qui ont transportés sa présence depuis sa première apparition. Un volume, un morceau de notre passé sur la surface de notre présent.

Remolir

Dans un travail de la matière, les couches successives, les différentes étapes, permettant d'arriver à un objet que le fabricant considère fini, ont une présence. Une vibration, ce peut être l'attente la multitude des gestes répétés,

Sur la bande d'arrêt d'urgence de l'autoroute A... entre les kilomètres ... et ... Une voiture est en panne, conducteur et passager discutent pour tuer le temps, ils sont derrière la glissière de sécurité, à l'abri de la voiture.

« Si bouger, c'est vivant, la mort serait immobile. »

« C'est un peu simpliste. »

(pause, quelques voitures passent, levant de grandes bourrasques de vent)

« Tout bouge, la mort aussi bouge. Les choses se dissolvent, s'effritent, fondent et les innombrables poussières redeviennent autres chose. Des tas puis elles se solidifient, comme les crottes de nez. »

« C'est le temps qui passe où les choses qui bougent ? »

(un semi-remorque ivre passe très près de la glissière de sécurité et fait trembler la voiture arrêtée)

« Les deux, c'est pareil? Le mouvement n'est pas vivant, le mouvement est.

La vie vient après. L'immobile n'existe pas, l'univers lui-même est en expansion. Immobile, c'est qu'il n'y a plus de temps, je pense que ce n'est pas possible.»

« Ils y a pourtant des choses qui ne bougent pas, les atomes, les montagnes. »

«Bouger, changer, pas sûr que se soit la même chose. »

« Une statue en bronze, énorme et lourde sur un socle, peut-être qu'elle tourne autour du soleil, peut-être qu'elle se disloquera, mais là, quand je la regarde, elle est immobile. »

« Donc c'est une affaire de point de vue et une affaire d'instant. Le seul endroit où il n'y a pas de temps, c'est la fraction infime de temps qu'on appelle présent. L'instant pile, ça marche et pouf, cela devient le passé. »

« Hum. Donc tout bouge ou pas ? »

« Si tu es en dehors du temps, ce qui n'est pas possible, tout bouge et si tu es dedans tout est

immobile, ou plutôt l'inverse. »

les erreurs, les caresses. La matière porte en elle d'où elle vient. Si l'on remonte plus loin que la fabrication humaine, on constate que le bois porte sa vie d'arbre, que la pierre porte les lentes variations géologiques.

La sensation de conduire est déroutante, c'est

une sorte de flottement. On est suspendu dans l'entre-deux.

Ce que l'on voit à travers le pare-brise pourrait être le futur, c'est ce qui est devant.

Le rétroviseur renvoie à l'endroit où nous sommes passé et c'est également le lieu perçu à l'arrière, il y aurait donc du futur dans le passé.

Les fenêtres sur les côtés seraient le présent, c'est ce que l'on ne voit que du coin de l'œil. Le présent ne serait qu'une vision périphérique.

Les trois temps sont visibles ensemble. Une vue, sans mesure d'espace, ni de temps.

L'espace, le temps s'y meuvent de façon différente. On y trouve une sensation de glissement, un glissement sur le terrain et un glissement du temps.

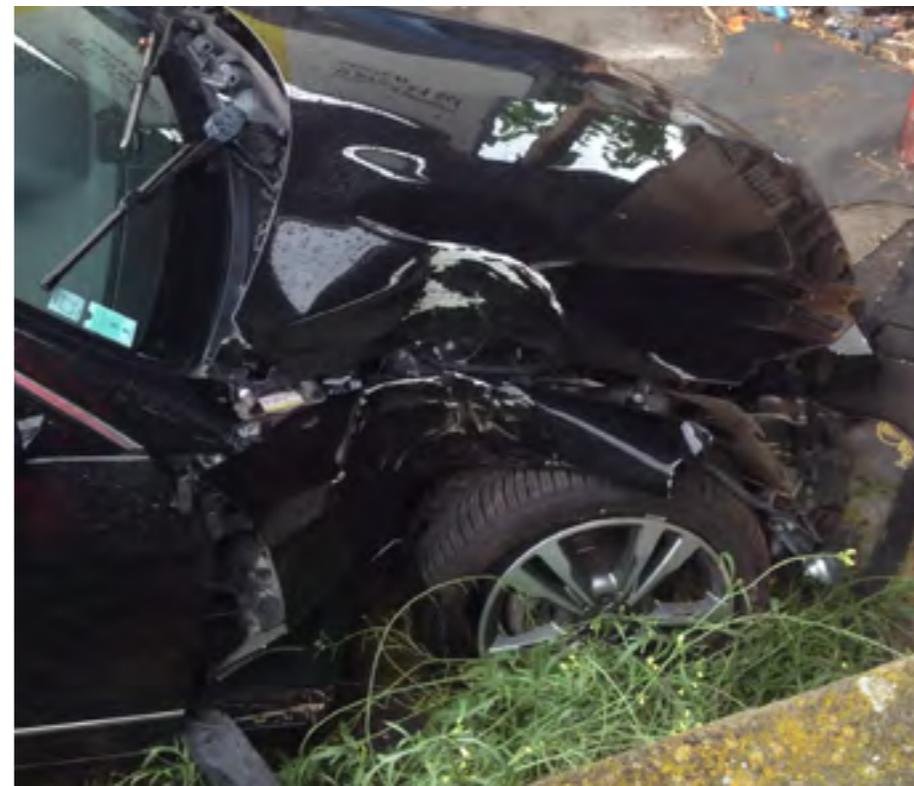
Les animaux morts sur la route, des drames de bas-côté ponctuant le trajet, sont un rappel ténu que nous allons beaucoup trop vite.

Sous la peau des choses

Des bandelettes, comme une momie, comme une gangue. La forme est moulée par l'extérieur, recouverte.

Puis pour sortir l'objet, il faut couper, ouvrir.

La forme sort, mais la peau tombe, sans structure. Il reste des morceaux de tenue. La forme reste présente par les détails. On devine ce que cela a pu être.







Les in-outils,
Photographies numériques, 2018

Vestige mobilier :

dans le registre archéologique; ce qui relève de l'objet fonctionnel du Passé (soit, jusqu'à hier mais ne servant plus) (activité domestique, funéraire, économique, de transport, logistique, symbolique) et façonné par un Hominidé [discussion brûlante en cours pour d'autres animaux] pour être transportable. Il peut être originellement conçu pour une fonction unique ou polyvalente, dans l'un ou l'autre cas, l'objet peut évidemment n'avoir servi qu'une ou plusieurs fois, pour un ou plusieurs usages, de manière continue ou arythmique.

N.B : Pour les populations nomades étudiées, les architectures domestiques ou économiques mobiles, entre autres exemples, relèvent de la catégorie mobilière et non-immobilière.



Vestige immobilier :

dans le registre archéologique toujours; ce qui relève d'une infrastructure construite dans le Passé (soit, jusqu'à hier mais ne servant plus) dévolue à diverses pratiques exclusives ou plurielles (domestique, funéraire, économique, viaire [terrestre, maritime, aérien], logistique, symbolique) et bâtie par un Hominidé [discussion brûlante en cours pour d'autres animaux] pour être fixe. De la même manière que pour un objet, un vestige immobilier peut être conçu pour une ou de multiples fonctions, avoir été utilisé une ou plusieurs fois, pour un usage unique ou répété, de façon continue ou non.

N.B : Si l'infrastructure immobilière est principalement érigée par des populations sédentaires, certaines d'entre elles peuvent tout aussi bien l'être par des peuples nomades ou semi-sédentaires (versus semi-nomades), ne servant pas au quotidien mais plutôt à l'occasion d'évènement(s) culturel(s) particulier(s).

Les vestiges,

Photographie capturée du film «Baxa Buria1929», 2020

Définition de Rosalie Jallot
Archéologue Néolithienne



Pansements, Remolitions
Photographiques numériques, 2020





Entre deux virages,

Après quelques passages forcés,

S'il est assez tard, il y a la lumière des phares, on se jette dans ses ronds éclairés.

La lumière recule autant que l'on tente d'y rester.

On ne voit qu'en défilement. On avance.

Fugace est la peau du lieu que nous avons parcouru. Parfois, nous avons un peu gratté la surface.

Il y a des instants de grâce, où l'on voit plus loin que le seul présent, quelques mises en profondeur. Le plus souvent, tout est attendu, connu.

La succession des lignes blanches, puis, lorsque l'on s'approche de la destination, plus de lignes du tout. Le marquage disparaît, seul reste la croûte d'asphalte. La route redevient paysage. Elle se fait envahir d'herbes qui grignotent petit à petit, l'espace possible.

Plus la route est étroite, plus

elle a de reliefs, plus on a le temps de la voir.

Il se dit beaucoup de choses sur la route, les idées peuvent naître dans ses moments suspendus entre deux lieux. Ce sont les moments négligés, les moments de concentration, de rêveries, d'attentes ou de repos. Avant d'arriver tout est possible et sur le retour, on remâche ses impressions.

C'est dans ce contexte que l'on constate où l'on est. C'est dans ce mouvement que l'on peut se rendre compte de ce qu'un regard fixe ne peut embrasser.

On prend la mesure du territoire. Si l'on bouge, on est partout et nulle part, on file, on défile.

Biblio-filmo-thèque

-*La conquête de l'inutile*, journal de Wermer Herzog, 1979

-*Léviathan*, film de Véréna Paravel et Lucien Castaing-Taylor, 2012

-*Hors-Satan* film de Bruno Dumont, 2011

-*Ecrits et entretiens (1970-1989)*, de Richard Serra

-*Le génie du non-lieu*, livre de George Didi-Huberman, 2001

-*La Ressemblance par contact*, livre de George Didi-Huberman, 2008

-*L'ocelle mare*, projet sonore de Thomas Bonvalet, depuis 2005

-*Penser dans un monde mauvais*, livre de Geoffroy de Lagasnerie, 2017

Eloge du carburateur, livre de Matthew Crawford, 2009

-*Ecrits choisis*, recueil de Tacita Dean, 2011

-*Le derniers des Immobiliés*, film de Nicola Sornaga, 2003

-*Le mont Analogue*, livre de René Daumal, 1952

-*Le petit bidon*, texte de Tarkos

- *Le Geste et la Parole et L'Homme et la Matière : Évolution et Techniques*, livres d'André Leroi-Gourhan, 1964

-*Marcher, créer - Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XXe siècle* de Thierry Davila, 2002

-*Conférences D'où vient que le temps passe* conférence d'Etienne Klein, 2014

-*Crash* livre de J. G. Ballard, 1973

-Conscience et violence, livre de *Guillaume Michaut*,
2018

-Journal de voyage(1904_1917), livre d'*Alexandra
David-Néel*

-Chroniques d'une station-service,
livre d'*Alexandre Labruffe*, 2019

-Le Maître et Marguerite, roman de *Mikhaïl
Boulgakov*, 1966

Merci à :

-Pavel Ivanovitch pour sa critique de la raison floue

-Chantal Allais pour le courage

-Rosatilde et Matlie Jallot pour l'énergie
zygomatique

-A Dautremepuis, A Chardon, A Gathe pour la
résistance de l'amitié

-Adèle Vallet pour les petites fleurs et les boucs

-Pauline Charpentier pour les épices

-Alexandre Rolla pour les vagues immobiles

-David Evrard pour son professionnalisme

-Françoise Schein pour l'architecture des choses

-Ioan Septimiu Jugrestan pour le vide

-Arthur James pour les solutions en face des abysses
insondables des imprimantes

-Charline Guyonnet pour les ventilateurs
suspendus

-Le bidet pour son 1L8

-Nemo pour rien, **Axel** pour le reste

-Chaudelande pour les concerts

-La Recherche pour l'espace

-Le Réaume pour l'accueil

-La Mer

Lucille Jallot

**Mémoire de fin d'étude, option
art**

**Imprimé en 2021 à l'ESAM
Cherbourg**

Tiré en 5 exemplaires.